

An illustration of a person with large black wings, wearing a pink shirt, blue pants, and a yellow and red striped bomb belt. They are falling over a cityscape with a large explosion in the background. The person is holding a detonator in their right hand. The city below is rendered in a sketchy, painterly style with brown and grey tones. There are blue splatters around the person's wings and the explosion area.

Anne Guilbault
L'oiseau-grenade

LEMÉAC

DESNEES

DE LA MÊME AUTEURE

Les citadines, Septentrion, 1995.

Loretta, Beaumont, 1999.

La cour, Maelström, 2003.

On vit drôle, avec Otto Ganz, Maelström et Adage, 2005.

Joies, XYZ, 2009 ; BQ, 2015.

Les métamorphoses, XYZ, 2015.

Pas de deux, XYZ, 2016.

OceanofPDF.com

ANNE GUILBAULT

L'oiseau-grenade

roman

LEMÉAC

OceanofPDF.com

Ouvrage édité sous la direction
de Pierre Filion et Fannie Loïselle

Consultante culturelle : Dounia al-Jijakli

Couverture : © Christian Quesnel

Leméac Éditeur remercie le gouvernement du Canada, le Conseil des arts du Canada, la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC) et le Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres du Québec (Gestion SODEC) du soutien accordé à son programme de publication.

Canada

Tous droits réservés. Toute reproduction de cette œuvre, en totalité ou en partie, par quelque moyen que ce soit, est interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

ISBN 978-2-7609-4892-1 (papier)

ISBN 978-2-7609-6785-4 (ePub)

© Copyright Ottawa 2022 par Leméac Éditeur

4609, rue D'Iberville, 1^{er} étage, Montréal (Québec) H2H 2L9

Dépôt légal — Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2022

Mise en pages : Anne-Marie Jacques

Adaptation numérique : [Studio C1C4](#)

OceanofPDF.com

À Éléonore et Pierre

OceanofPDF.com

Les choses doivent s'éclaircir *en toi*, tu ne dois pas, toi, te
laisser engloutir par les choses.

ETTY HILLESUM, *Une vie bouleversée. Journal 1941-1943*¹

OceanofPDF.com

ASSIA ET AKRAM

OceanofPDF.com

La cendre et la cendre
la lune sous les décombres
la pierre irrémédiablement broyée
j'entre au pire moment
au moment où l'on ferme les yeux
au moment où tout s'éteint
au moment où la mer ne suffit plus à cacher le ciel
où il faut renoncer à nos jeux innocents

ROLAND GIGUÈRE, « Le pire moment »,
*L'âge de la parole*²

OceanofPDF.com

J'ai des pensées de désespéré, des pensées de poseur de bombes. Je porte ma fureur comme une ceinture d'explosifs. Je ne sais pas ce qui me déclenchera ou ce qui me mènera à ma perte.

La ville détruite est mon territoire, mon royaume de sable, de béton et de sang. J'y erre en pensée avec les chiens. Je me glisse dans les convois militaires, entre les bottes des soldats, près de leurs armes. J'entends leurs rires. Je renifle la sueur imprégnée dans leurs uniformes. J'évite les mines enfouies dans le sol grâce à un sixième sens. Les balles des snipers m'épargnent. Je connais par cœur les crevasses dans l'asphalte, le nom des rues dangereuses, la position des insurgés et de l'armée.

J'habite un immeuble défiguré. Les immeubles défigurés sont des maisons de poupées géantes. Les passants – quand il y en a – peuvent nous épier s'ils lèvent la tête. Ça ne me déplaît pas, cette vie au bord du gouffre. Je ne supporte pas les murs, les abris, l'ombre. Vivre au bord du gouffre signifie que je peux me jeter dans le vide. Pouvoir me jeter dans le vide signifie que je suis libre.

Nous regardons le ciel pour voir où tomberont les missiles, pour essayer de deviner si nous allons être touchés ou non cette fois-ci. Lors des frappes aériennes, il n’y a pas de frontière entre ma peau et le sol, entre le vent et ma peau, entre le son des avions et ma voix.

Tous les jours, nous attendons que mon père revienne de l’hôpital avec un bidon d’eau et un sac de pain. Il revient les mains vides de plus en plus souvent.

Ma mère fait des galettes sans œufs avec du boulgour et de l’huile ; elles se défont sous nos doigts. Avec les carottes et les tomates récoltées dans le potager communautaire, je fais des soupes aux lentilles. Ma mère ne sourit plus et depuis qu’elle ne sourit plus le monde est devenu encore plus menaçant. Lili est maigre comme les arbres incendiés du parc, cassante comme eux. Elle n’observe plus les oiseaux. Elle n’ouvre plus ses livres d’ornithologie. Elle ne compare plus les oiseaux du Québec, son pays natal, à ceux qu’on trouve ici.

Je voudrais la voir sourire à nouveau. Je le désire avec ferveur, comme si son sourire avait le pouvoir d’arrêter le massacre. Encore un peu – un tir perdu qui tue un enfant, une patrouille qui mitraille des civils, un drone qui bombarde un hôpital déjà à moitié démoli – et ma volonté sera assez forte pour provoquer la fin de tout. Je me griffe les bras jusqu’au sang quand

l'impuissance monte. Je frappe les murs de ma chambre avec mes poings pour ne pas me frapper la tête. Il m'arrive aussi de me frapper la tête.

Le soleil découpe le contour des choses. Des voisins sont assis avec nous sur la terrasse de l'immeuble. Ma mère aux oiseaux est belle sous son hijab bleu. Son visage flétri, pâli par le manque de sommeil et l'inquiétude, me crève le cœur ; elle a préparé le thé à la menthe avec des gestes lents.

Il faut faire le point. La plupart des routes sont devenues dangereuses ou sont carrément impraticables. La nuit dernière, un autocar transportant des civils a été attaqué à la frontière sud-ouest du pays. Des militaires ou des terroristes – difficile de savoir – y ont mis le feu.

En ce matin de clarté, la chaleur ne s'est pas encore installée. Il y a du vide autour de moi, comme si j'allais tomber. « C'est la faim, Assia », m'a dit Lili un peu plus tôt. On aurait dit qu'elle s'adressait à quelqu'un d'autre, à quelqu'un qui aurait porté mon nom, mes vêtements, mon hijab.

Je pense à grand-mère Khadija. Elle me gardait, autrefois, pendant que ma mère était au travail. Quand je rentrais de l'école, elle me servait une part de gâteau à base de semoule parfumé à la fleur d'oranger, une basbousa. Elle buvait son thé brûlant. Elle me laissait en prendre une gorgée.

Ma grand-mère est morte. La ville est morte. Il me suffit pourtant du goût de la fleur d'oranger pour que se réveille le passé.

Brûlure du regret sur ma langue.

Brûlure des souvenirs dans les méandres de mon cerveau.

Le matin, des hommes de tous les âges sortent de chez eux et s'interpellent. Je suis l'un d'eux. On prend la direction du quartier général. Là-bas, on attend la prochaine frappe aérienne, prêts à retirer les vivants et les morts des décombres. On nous appelle les « Casques blancs ». Les femmes, elles, restent tapies dans les appartements. Une ville en guerre est le territoire des hommes.

Assia m'a écrit : « Je me prends à chercher les fissures dans les murs comme si je pouvais m'y glisser pour échapper à l'enfer. »

On ne peut pas arrêter de vivre. Les premières attaques paralysaient tout le monde. Puis la vie reprenait. Certains quartiers étaient même épargnés. Au fil des mois, la destruction a progressé. On s'est mis à se cacher, à marcher la tête baissée en longeant les murs des édifices.

Mais le corps garde ses repères. Quand le soleil se couche, je me détends. Je deviens moins vigilant. La clarté et la noirceur sont pourtant des leurre. Je dois me rappeler à l'ordre. Il n'y a pas de sablier qui vaille ici. Les horloges sonnent les heures, toutes semblables les unes aux autres, tout aussi dangereuses. Les jours, les heures, les secondes sont semblables aux billes de bois des tasbih que les hommes égrènent entre leurs doigts pour rendre gloire à Allah.

Il faut se méfier de soi autant que des attaques.

OceanofPDF.com

La rue par laquelle sont arrivés les convois militaires est aussi la rue que j'empruntais pour aller à l'école autrefois. Si les conflits ne s'étaient pas envenimés et que l'université n'avait pas été bombardée, j'aurais déjà complété ma troisième année d'études en langues et traduction. Ma mère aurait continué d'y enseigner le français. Je constate. Je ne m'appesantis pas sur le temps perdu. Mon avenir est incertain, et alors ? Nous sommes tous dans le même bateau ; ma vie n'a pas plus d'importance qu'une autre. Je souhaite en vain que ceux que j'aime échappent à la catastrophe et que les frappes aériennes cessent. Je souhaite dormir sans cauchemars, boire de l'eau fraîche et me laver tous les jours. Je veux que mon petit frère Eshan mange à sa faim et se remette à grandir. Je veux qu'il me demande un baklava, du chocolat, une pêche, et que je puisse les lui tendre. Je veux qu'Akram et moi nous puissions nous fréquenter librement, nous tenir par la main dans les rues d'Alep sans avoir peur des jugements.

La rue qui passe devant mon immeuble traverse une bonne partie du quartier. C'est aussi la rue où Akram habite avec son père et sa tante Oum. Leur immeuble est dans un état lamentable ; le mur de la façade nord a été arraché, mais les appartements côté sud tiennent encore. Il n'a pas répondu à mes messages depuis la semaine dernière.

L'autre jour, il est passé chez nous avec son père pour parler d'un possible départ. Nous nous sommes éclipsés tous les deux derrière l'immeuble pour arroser les plants de légumes. Dissimulés par la remise, nous nous sommes embrassés. Le désir m'a fait plier les genoux. Akram a posé sa main contre ma taille et la remontait doucement quand mon père nous a appelés. Il s'est écarté de moi vivement et a crié que nous arrivions tout de suite. Nous avons mis quelques minutes à reprendre notre souffle.

Akram fait partie des Casques blancs ; s'il n'avait pas trouvé quoi faire de ses journées, je l'aurais perdu. Il aurait rejoint un groupe d'opposants au régime et aurait pris les armes à leurs côtés. Son regard s'assombrit souvent et ça ne me dit rien de bon.

Mon immeuble est un wagon de train, comme ceux qui transportaient les Juifs d'un enfer nazi à un autre pendant la Deuxième Guerre mondiale. Le wagon ne roule pas. Il est immobilisé sur les rails dans une plaine. Des avions le survolent. J'ai soif. J'ai faim. La chaleur est insupportable. Il ne me servirait à rien de crier. Ceux qui pourraient m'entendre sont aussi affamés et assoiffés que moi.

Le train roulait au début du voyage. Quelque chose bougeait. Le peuple souhaitait un changement politique dans le pays : plus de liberté de parole, plus d'égalité entre les hommes et les femmes. On y a cru. J'ai marché dans les rues avec la foule pacifique. J'ai crié des slogans. J'ai chanté. Puis les forces de l'ordre ont commencé à nous repousser de plus en plus violemment, à nous gazer, à nous battre, à nous arrêter. Des groupes de résistants se sont organisés. Des armes ont circulé. Des cocktails Molotov ont explosé. Et, soudain, l'armée est arrivée. Les frappes aériennes ont commencé.

Le train s'est immobilisé. La nuit s'est installée peu à peu.

Une bombe a emporté l'autre côté de ma rue ce matin, dans une chaleur lourde. La famille du meilleur ami d'Eshan a été tuée, sauf le fils aîné, Akim, qui pleurait en s'arrachant les cheveux. Les Casques blancs sont arrivés pour retirer les corps des débris. Mon père, qui n'était pas de garde aujourd'hui, s'est rendu auprès des victimes. Il a ramené Akim chez nous. Après, il est parti avec les Casques blancs dans un camion-ambulance pour transporter les blessés à l'hôpital universitaire.

Nous aurions pu partir au début du conflit. Le Canada avait mis en place des mesures d'évacuation pour les citoyens canadiens et leur famille coincés en Syrie, mais papa voulait rester. « Si tous les médecins s'en vont, Assia, qui s'occupera des survivants ? Qui soignera les enfants blessés ? » Il avait essayé l'année suivante de nous faire partir sans lui, mais les choses avaient empiré et le bureau des visas avait fermé ses portes.

Nous sommes au cœur de la folie. Les frontières se sont refermées – presque plus personne ne passe – et les bureaux de l'ambassade du Canada à Damas ont cessé leurs activités.

Je garde Mounia dans une poche de mon jean. C'est la petite bonne femme que grand-mère Khadija m'avait fabriquée pour mon entrée à la maternelle. Elle est faite de bouts de cordes serrés et noués, verts, blancs, rouges. Même pas une poupée. Juste un talisman, en quelque sorte. « Garde Mounia dans ta poche, Assia, m'avait dit ma grand-mère. Si tu te sens seule ou si on est méchant avec toi, serre-la dans ta main. رح تعرف إني بحبك » Tu sauras que je t'aime... Mounia est la preuve tangible que la vie d'avant la guerre et la douceur ont existé. Quand je l'écrase entre mes doigts, j'arrive à ne pas me frapper la tête.

« On ne pourra rien emporter avec nous », répète ma mère aux oiseaux. Elle s'exerce mentalement à laisser derrière elle toute possession matérielle, les chandeliers en argent reçus en cadeau de mariage, les tapis tissés, les meubles de teck, ses livres, les sculptures africaines. Elle défait les albums, trie les photos les plus significatives pour elle et les glisse dans un sac hermétique. Chaque fois qu'elle se livre à ce délestage – pendant des heures –, j'ai envie de lui hurler dessus, de lui crier que rien de tout ça n'est important, que tout ce que nous possédons est déjà en nous. À quoi sert de prévoir le deuil constamment, de commencer à le vivre en avance ? Qui sait si nous survivrons jusqu'à un éventuel départ ? Il est probable que nos précieux objets se retrouveront broyés par le béton et ensevelis sous la crasse. Maintenant. Ici. Voilà tout ce que nous pouvons réclamer comme nôtre.

Mounia m'empêche de fuir les murs derrière lesquels les femmes sont confinées, de courir dans la rue la tête nue pour faire couler le sang moi aussi, à l'aide d'un couteau ou d'une brique ramassée au sol. Dans son ventre j'ai caché le jonc en or de grand-mère Khadija. Mounia a perdu ses yeux et sa bouche mais, même sans visage, elle continue de jouer son rôle de gardienne de ma raison. Quand je la respire, je crois y déceler un

parfum : le jasmin. Celui que portait ma grand-mère. Peut-être que mon cerveau recrée cette odeur simplement pour effacer, ne serait-ce qu'un instant, la puanteur des déchets et de l'eau croupie dans les rues.

OceanofPDF.com

Quand j'extrais un vivant des décombres, c'est moi-même que je sauve. Au lieu de sauter dans le vide, je fouille les débris. Je soulève des pans de mur. Je déplace des briques et j'arrive jusqu'à un homme ou une femme, un enfant. Mais c'est moi, en réalité, que j'extirpe des ruines. C'est moi que j'installe sur un brancard. C'est à mon bras que je branche un soluté. C'est moi que je transporte dans l'ambulance. La générosité est une façon comme une autre de survivre. Je pourrais faire sauter des bombes, prendre une arme et me joindre aux résistants pour secouer l'immobilité qui vient avec ce conflit. Je choisis pour l'instant d'aller vers les victimes.

C'est comme ça que je me repère au milieu des bombardements. Un jour, on a sauvé deux enfants et un grand-père. Le lendemain, on a retrouvé une femme et son bébé. Une autre fois, une famille entière était saine et sauve, protégée par des meubles lourds. Je préfère compter les survivants que les morts. Je compte les missions de sauvetage au lieu des attaques. Je travaille dans la poussière au lieu de sauter dans le vide.

Chaque matin, je dois refaire ce choix.

Le ciel est comme dessiné sous le couvercle du monde. On le dirait colorié au crayon Prismacolor numéro 3411, *Peacock Blue*. Mes grands-parents maternels m'en offraient une boîte tous les Noëls, au Québec. C'était le crayon que j'usais le plus vite. *Peacock Blue*. Bleu comme les paons qui se promenaient dans la cour intérieure de notre immeuble, entre les rosiers, sur les chemins de pierre, bleu comme le foulard de ma mère aux oiseaux.

Enfance. Les rues d'Alep sont achalandées. Le chemin qui mène à l'école primaire du quartier aussi. Je suis en compagnie d'autres enfants. Je cours à perdre haleine et mon sac à dos rebondit. Quand je passe devant la boulangère, amie de grand-mère Khadija, elle me tend un maamoul que je croque immédiatement. Je garderai en bouche le goût de l'eau de rose et des dattes durant toute la matinée. Si Akram m'accompagne, elle lui en donne un également.

Ces souvenirs ne s'altèrent pas et ne s'altéreront pas, que je parvienne ou non à rejoindre le pays de Lili à dix mille kilomètres d'ici : j'ai été cette enfant qui portait des robes aux couleurs vives, des élastiques dans les cheveux et des chaussures de sport pour courir plus vite qu'Akram.

Nous ne recevons plus de courrier. Les textos se rendent par intermittence. Une fois par jour, un homme de l'immeuble va dans le hangar et tente de mettre en marche la génératrice que nous avons la chance

de posséder. S'il y arrive, nous avons de la lumière, de l'eau chaude, nous branchons l'ordinateur portable et les téléphones. Autrement, c'est deux heures par jour d'électricité, rarement plus.

Les oiseaux semblent suspendus au ciel par des fils invisibles. Ils composent un mobile au-dessus d'une cité agonisante. Quand ils en auront assez de veiller sur un pays en train de s'effacer, d'entendre éclater les bombes à fragmentation et les cris des mères endeuillées, ils rompront leurs amarres ; oiseaux de papier, anti-Icare fuyant le brasier pour aller n'importe où sauf ici.

La révolte me fracasse contre les murs de l'appartement, contre les lois tacites qui m'interdisent de me joindre aux combattants. L'intégrisme religieux fait tache d'huile, mais le ciel reste bleu et le soleil, brillant. Les femmes se terrent et se taisent. Dans les quartiers occupés par l'armée, elles sortent surtout pour pleurer leurs morts ou appeler les enfants qui s'éloignent un peu trop du pas de la porte. Elles ne sont pas moins en colère que les hommes.

Avant la guerre, l'ombre venait des arbres et des édifices. Désormais, l'ombre vient du visage de ma mère. Lili sent la poussière et la sueur. Elle est pâle et ne saigne plus. Sans son hijab, elle a l'air d'un petit oiseau blessé. Lorsque j'enlève le mien, mes cheveux se répandent dans mon dos et entourent mon visage. Je suis encore plus grande, semble-t-il, déployée comme un paon. Je suis aussi grande qu'Akram.

Quand la ville est silencieuse pendant plusieurs jours d'affilée, l'été prend sa revanche et je retrouve mes sens : des chiens aboient, un paon braille, le vent souffle... Je sens l'odeur de ma peau, celle des fines herbes qui poussent sur le balcon, le thé cesse d'être insipide... Si par hasard mon père a pu trouver des fruits, leur saveur éclate dans ma bouche comme une grenade...

Certains jours, je désire l'automne malade d'Apollinaire, l'ouragan dans les roseraies, la neige sur les vergers³. D'autres jours, j'aspire à *la paix qui se pose comme la neige*⁴ de Gaston Miron, au pays de ma mère, un pays de neige où tout est paisible, avec des étés flamboyants et brefs et de longs hivers de givre et de neige. Certains jours, la soif de vivre me perd la raison.

OceanofPDF.com

Ici, là-bas, partout, on patauge dans la même boue. La planète explose. Je tourne sur moi-même. Il y a des squelettes d'édifices jusqu'au bout de mon champ de vision. Des terrains de tir. Des terres labourées par des tanks. Tout arbore la même couleur grisâtre, beige. Si je roulais avec l'ambulance pendant des heures, je ne parviendrais pas au bout de cet amas de destruction. Tout a pété et on reste là à essayer de survivre comme si tout pouvait être reconstruit. La cendre et la cendre. La lune sous les décombres.

On nous a dépossédés. Si la paix revient un jour, il faudra reconstruire la ville pour qu'elle soit à nous comme avant. Il faudra que les arbres repoussent, que les rues soient pavées, que les commerces rouvrent. Il faudra que les enfants recommencent à fréquenter les écoles, que les femmes puissent circuler dans les rues librement. Il faudra tout ça pour qu'on puisse reconnaître les drapeaux en lambeaux qui flottent aux mâts encore debout. Pour qu'on puisse redevenir des citoyens, tout simplement.

J'ai dormi sur la terrasse parce qu'il faisait trop chaud à l'intérieur. Lorsque j'ai ouvert les yeux ce matin, papa coupait le ciel en deux. Entre le sommeil et l'éveil, j'ai cru pendant une fraction de seconde qu'il s'agissait d'un arbre calciné avec la voix et les mains de mon père maigre, sali par la suie de la nuit infernale qu'il venait de traverser. L'hôpital a été bombardé. Une aile est détruite. Zakaria était recouvert de poussière et il avait un pansement au front.

On entendait des tirs au loin et des coups de tonnerre. Le ciel était mauve et noir. « Il va pleuvoir », a dit ma mère. Les tonneaux pour récupérer l'eau de pluie sont à sec. Si l'orage crève, l'eau lavera les arbres, Zakaria retrouvera sa peau. C'est d'une logique implacable.

Je suis plus grande que mes parents, plus grande que la ville démolie. Je ne suis pas détruite. J'ai demandé à mon père de me laisser venir avec lui pour aider. Il a refusé encore une fois.

Enfance. C'est l'après-midi – j'ai quatre ou cinq ans –, grand-mère Khadija me tient par la main. Je mange une pêche. Le vent joue dans ma robe tandis que nous marchons en direction de la mosquée. L'air sent les épices et les gaz d'échappement, le vent charrie des odeurs de shawarmas et de baklavas.

Le sentiment de sécurité, voilà ce qui s'oublie le plus facilement.

Si quelques jours passent sans qu'il y ait d'attaque dans le quartier, un semblant de vie reprend. Les gens sortent des maisons, l'épicier rouvre son magasin, le boucher, son étal, la marchande du coin expose ses fruits, sauf qu'il y en a très peu. Ils coûtent quatre fois plus cher qu'autrefois. La couleur des pêches, des cerises, des raisins exposés là, au coin d'une rue crasseuse, me fait mal aux yeux.

Les bombes recommencent-elles à pleuvoir, tout disparaît. Les ruelles et les rues redeviennent désertes, et on oublie soudain à quoi ressemblait la vie quelques minutes auparavant.

J'ai tenté le sort à l'heure du midi. Sous prétexte d'aller chercher des bouteilles d'eau distribuées par le Croissant-Rouge, j'ai marché vers l'immeuble où habite Akram en empruntant le dédale des ruelles. Oum, par une fenêtre de l'appartement du deuxième étage, m'a fait signe d'entrer, clairement effrayée de me voir dehors toute seule.

Elle m'a servi du café tandis qu'Akram souriait en me regardant. Il m'a demandé des nouvelles de mes parents et de mon frère. Oum nous regardait avec gentillesse. Le père d'Akram passe ses journées à opérer tout corps aux membres arrachés, au ventre explosé. Il travaille parfois aux côtés de mon père.

Après le thé, Oum a demandé à Akram de me raccompagner. Nous avons marché le long des rues en prenant soin d'éviter les trous. Son bras frôlait le mien et j'imaginais que nous déambulions à l'ombre des platanes, que tout était intact. Nous avons vu un pan de mur derrière lequel il n'y avait plus qu'une maison abandonnée et à moitié démolie. Je l'ai entraîné dans un couloir invisible de la rue. Il a écarté légèrement mon hijab pour sentir mes cheveux. Je l'ai enlacé mais, après quelques instants, le souffle court, il m'a repoussée, inquiet que quelqu'un nous aperçoive.

Akram et moi, nous nous aimons. Notre chemin traversera les frontières, il traversera les barrières, les *check points*, les champs de mines et les camps d'internement. Il nous conduira là où le silence n'est pas un signe avant-coureur de catastrophe, là où l'air est respirable et le sol encore suffisamment riche pour que les gens y vivent en paix. Il nous mènera hors de portée.

Ensemble, nous devenons la route à emprunter pour rejoindre l'avenir et l'ombre des arbres d'un pays intact.

OceanofPDF.com

J'installais un homme sur un brancard quand ça s'est produit. Sa jambe droite était arrachée. Il s'accrochait à son tasbih. Il faisait glisser les grains entre ses doigts. Il n'ouvrait pas la bouche. Je fixais un tourniquet pour stopper l'hémorragie. Quand j'ai relevé la tête, je n'ai vu personne autour de moi. J'étais seul avec l'homme en train de mourir. Mes compagnons avaient disparu. Il régnait un silence impressionnant. J'entendais mon cœur battre lentement et avec force. J'ai baissé les yeux vers le blessé. J'entendais ses doigts rugueux égrener son tasbih. Tip, tip, tip. Un avion de chasse a traversé le ciel. J'ai attendu que le bruit de ses propulseurs arrive. Rien. Seulement mon cœur et le glissement des doigts sur le tasbih. J'étais perdu dans un cauchemar silencieux. La voix de Peter m'a ramené à la réalité. « Eh, mate, do you need a hand ? » On a soulevé l'homme. Peter a pris la tête du brancard. On s'est dirigés vers notre véhicule. Je regardais ses cheveux roux, sa nuque brûlée par le soleil. Je me suis dit S'il lâche le brancard, je tomberai avec l'homme à la jambe arrachée. Il ne l'a pas lâché. Une fois le blessé installé à l'arrière, il a pris le volant.

On perd tous un peu la tête par moments.

il y a de plus en plus de raisons de sombrer
de plus en plus de fêlures dans mon cerveau
mon courage fuit

Je passe mon temps à lire, à écrire des poèmes ou à écouter de la musique, enfermée dans ma chambre. Je texte mon amie Djamila, qui a déménagé à Homs au début du conflit. Son quotidien ressemble en tout point au mien.

Ma mère fait preuve de stoïcisme, mais plus elle maigrit, plus sa colère monte. Une rage froide que je devine comme un courant souterrain dans sa voix. Elle est si droite et si maigre qu'elle semble faite de métal. Un squelette de métal, une charpente fine. Je voudrais pouvoir lui dire, comme on donne un cadeau à une enfant pour la consoler : « La guerre est une pure invention de ton esprit, Lili, rien n'a changé, demain tu iras enseigner à l'université... » Ses mains sont la seule douceur encore visible chez elle. C'est par ses mains que je la reconnais, ses mains qui me guérissaient de mes accès de fièvre et retrouvaient mes jouets perdus, qui m'ont montré comment draper le hijab autour de ma tête. Tes mains te trahissent, maman ; tu es encore là, sous les apparences, quand tu touches le front d'Eshan, quand tu glisses ta main dans la mienne, quand tu fais le thé, quand tu accueilles un voisin sonné par une explosion et lui serres l'épaule ou lui caresses la tête.

Tes mains, Lili... Quand je les regarde, je mesure la perte qui m'attend un jour, le vide que tu laisseras dans le monde pour moi.

Nous avons attendu la fin des hostilités. Nous avons cru que la normale reviendrait, que le régime s'assouplirait, que nous irions à l'école comme avant, que Lili retournerait travailler et que Zakaria pourrait à nouveau opérer dans une vraie salle d'opération, sans manquer de médicaments, d'électricité ou d'eau courante.

Nous avons espéré que le conflit serait bref, que les terrasses des cafés rouvriraient, que les jours redeviendraient des jours, et les nuits, des nuits faites pour le repos et les rêves.

Nous regardons désormais les choses en face.

J'ai perdu l'habitude de penser à l'avenir. Autrefois, je calculais les années d'études qu'il me restait à faire, nous fêtions les anniversaires avec des gâteaux et de la musique.

Maintenant, le temps n'a plus d'importance. Seul compte le lieu où nous nous trouvons : être ici plutôt qu'à l'endroit où une frappe vient de survenir. Être dans la cave, à l'abri, plutôt que dans la rue. Être là où ne tombe pas la mort. Là où nos proches se trouvent.

Nos besoins se sont simplifiés.

Attendre. Charroyer des pierres, des briques, des morts. Chercher de l'eau, de la nourriture. Aimer Assia. Faire des plans pour partir. Regarder Peter écrire ses articles et dessiner. Me demander ce qu'il fait encore là. Déterminer l'endroit du bombardement. Conduire dans les cahots de la route. Craindre de se faire tirer dessus. Aimer Assia. Aimer Peter, my friend, my mate, comme il dit. Le pire de l'humain est toujours de l'humain. Surtout, ne pas devenir misanthrope plus que nécessaire.

En nous rendant sur les lieux d'une attaque ce matin, on a croisé un quartier déserté. Je me suis dit Les habitants se sont déplacés ailleurs dans la ville. La seule issue pour fuir le danger est de marcher vers un lieu plus éloigné de la zone des combats. Chaque jour on croise ces processions de désespérés. Ils transportent dans des sacs de plastique ce qu'ils ont eu le temps de prendre avec eux. Ils ne vont nulle part, en réalité. Un petit peuple de pourchassés.

Un peu plus loin, une odeur chimique a envahi la camionnette. Peter a remonté son foulard sur son visage. Il a sorti son téléphone. Au bord des routes, on ne voyait pourtant personne. Il a commencé à filmer à travers la vitre, à commenter l'absence des gens. Je roulais lentement. Puis j'ai stoppé la camionnette. Autour de nous, personne. Seulement une odeur

diluée de chlore. On a décidé d'aller vérifier si des gens avaient besoin d'aide dans les immeubles.

On a appelé. Aucune réponse. Le premier immeuble semblait vide. Le deuxième aussi.

Dans le troisième, on est descendus à la cave. C'est là qu'on a trouvé les corps. Aucun survivant. Trois autres immeubles abritaient aussi des morts à la peau encore tiède. On en a dénombré une quarantaine.

Ensuite, on a croisé des marcheurs sans bagages. On a poursuivi la route vers le quartier bombardé. Des compagnons étaient arrivés avant nous. Ils avaient retiré deux enfants d'une maison écroulée. On a commencé à fouiller les décombres. Je me suis concentré sur le sable et la pierre que je déblayais avec précaution. Peter a vomi à côté de la camionnette.

Un matin, les chars sont venus. Les murs de ma chambre ont tremblé. J'ai fermé la fenêtre et je me suis recouchée. Longtemps après le passage des véhicules de l'armée, j'ai continué à trembler.

Pendant un bombardement, qu'il règne une chaleur accablante dans l'abri de la cave ou une humidité froide, je n'en souffre pas. Je n'ai pas faim. Je n'ai pas soif. Je reste parfois ainsi jusqu'au lendemain : insensible à mon corps.

Entre la nuit et le jour, il n'y a pas de différence. Nous dormons lors des trêves qui ne durent pas, au milieu de la journée, peu importe. Nous guettons pendant la nuit le passage des avions qui coupent la paix et notre souffle en deux. Ma volonté de vivre s'alimente comme un feu. Je ne peux pas rester fondue dans la poupée, dans la mère et le petit frère, mélangée à la terre et à la cendre des arbres qui ont brûlé. Je ne peux pas sans cesse rester sur le qui-vive.

Sur ma table de travail se trouvent des romans, des recueils de poèmes français et québécois que Lili m'a prêtés. La poésie rend notre situation plus supportable d'une certaine manière, mais elle en souligne aussi la cruauté ; la beauté me blesse autant qu'elle m'apaise. Elle me fait mal quand elle me rappelle la douceur qu'il peut y avoir à aimer et qu'elle réveille mon désir

du corps d'Akram. Elle me rassure quand elle me dit que la douleur peut être transcendée par la force des images. *Bullshit.*

Il y a moi qui me griffe la peau pour ne pas perdre la raison.

Il y a Akram et les caresses interdites auxquelles je pense constamment.

Il y a mes mains qui me touchent là où j'aimerais qu'il pose ses mains.

et il y a les livres ici et là

comme des bouées

juste pour ne pas couler

juste pour attendre

OceanofPDF.com

Comment faire repousser les arbres et l'ombre, comment redevenir humains ? Je pose la question. Marcher. Parler. Manger. Sortir des blessés des décombres. Comment reconstruire la vie, je ne sais pas.

Certains matins, j'embrasse Oum et je pars retrouver mon équipe comme si tout était normal. Comme si je me dirigeais vers l'université ou vers un travail quelconque. L'état pitoyable de la ville ne m'étonne pas. Le quotidien se réinstalle plus vite qu'on ne le pense. Il suffit de quelques repas pris à des heures normales, de quelques nuits sans attaque, et les habitudes reviennent. Un temps de paix est une suite d'habitudes auxquelles on ne réfléchit pas. Elles font partie de l'ordre des choses pour autant qu'on les ait choisies et qu'elles nous conviennent.

Sans les habitudes les plus simples, il n'y a plus de repères. C'est ça qui mine à la longue. L'absence d'habitudes. Les jours qui défilent sans se ressembler. On ne sait pas si demain on aura de quoi faire une soupe. On ne sait pas quand on la mangera. Ça dépendra des attaques. On dormira peut-être le jour puisque des hélicoptères auront survolé le quartier la nuit précédente. Ou il ne se passera rien. On aura du temps pour réfléchir. Pour écouter les mouches bourdonner autour de nous comme les hélicos d'une guerre miniature dont on ne sait rien et qui ne nous achèvera pas, celle-là. On se souviendra des habitudes. On commencera à les reprendre. Les

femmes suspendront le linge à sécher, balaieront les trottoirs, feront la vaisselle qui traîne depuis des jours. Les hommes regarderont des trucs stupides sur leurs téléphones. Ils se donneront rendez-vous à l'hôtel de ville pour parler des problèmes de la cité et du moyen de s'en tirer quand des bombes, à nouveau, foutront en l'air les habitudes... Je me languirai d'Assia... J'élaborerai des plans pour la retrouver. Des plans qui me mèneront à être seul avec elle le temps de m'imprégner de ses odeurs, n'importe où, n'importe comment, juste un peu...

Au cœur des habitudes fraîchement retrouvées, on conservera tout de même l'instinct des bêtes traquées, prêtes à disparaître au moindre bruit suspect, à se cacher derrière un mur écroulé ou à s'enfouir dans leur terrier.

On ne se redresse jamais tout à fait.

OceanofPDF.com

J'ai entendu l'avion et l'explosion de chez nous, et j'ai vu la fumée sur la ville, à l'endroit même où est situé l'hôpital universitaire. Je me suis précipitée là-bas.

Quand je suis arrivée, Akram a dit : « Ça a pété très fort. » Son front entaillé saignait.

Ils étaient recouverts de poussière, lui, les autres ambulanciers et les blessés. Akram avait du mal à entendre à cause des explosions. Il m'a dit calmement : « Ils ont sorti deux médecins atteints aux jambes. Ton père est l'un d'eux. » Quelque chose a cédé dans ma poitrine.

Akram m'a conduite vers lui, mon grand arbre blessé. Des médecins et des infirmières lui donnaient des soins. J'ai constaté qu'il avait encore ses jambes et ses bras. J'ai pensé Je pourrai dire à Lili qu'il a encore ses jambes et ses bras. Je suis allée dans la salle d'attente où je lui ai téléphoné. Elle s'est mise à pleurer en entendant ma voix et j'ai répété plusieurs fois : « Ils vont le sauver, il va guérir... »

Assommée, j'ai regardé Akram s'activer. Il a déposé dans des sacs trois enfants tués, tandis que leur mère pleurait et que leur père restait là, les bras ballants, sans émettre un son.

Les médecins et les infirmières déployaient des paravents pour isoler les civières les unes des autres dans l'aile non atteinte.

Il y a quelques jours, des garçons jouaient au foot dans la ruelle, comme Eshan autrefois. Leurs mères les ont fait rentrer dans leur immeuble et je me suis dit Il n'y a plus d'endroit sûr de toute façon, autant les laisser jouer dehors...

Lorsque j'ai eu retrouvé un peu de force, je me suis levée pour rentrer chez nous m'occuper d'Eshan pendant que Lili se rendrait auprès de Zakaria. Avant de sortir de l'hôpital, j'ai regardé autour de moi pour graver dans mon esprit l'immense gâchis qu'est devenu mon pays.

Dehors, la chaleur était accablante.

le ciel est un brasier
mes oiseaux volent en rase-mottes
alouettes en colère
creusant leurs nids dans mon ventre fertile

OceanofPDF.com

Au milieu du chaos Assia se détache. Ses couleurs ne s'amointrissent pas au contact de la guerre. Assia. Sa peau sombre, ses cheveux noirs... Ce regard gris, troublant. Il me ramène à la surface. Il me guérit de la folie qui menace de me lancer sur des routes dont on ne revient qu'en morceaux.

Il y a eu une attaque particulièrement inhumaine. Elle visait les plus faibles, les blessés, et les médecins et infirmières qui les soignaient. On a dégagé des morts et des morts... Pour ne pas craquer, je suivais Peter. Je me concentrais sur ses cheveux et ses épaules. Il toussait. Il réprimait des haut-le-cœur. Mais ses gestes demeuraient précis. J'étais aussi efficace que lui. À un certain moment, il m'a regardé. Il était aussi atteint que moi par ce qui venait de survenir. J'ai lu dans l'expression de son visage l'injonction du départ. L'absolue nécessité de fuir l'enfer. La certitude qu'ici tout est terminé.

Au quartier général, on a voulu faire le point entre nous, Peter, Hamid, Momo, Tarek et moi. Les autres n'étaient pas rentrés. On était assis par terre en cercle, sales, silencieux. Les mots ne venaient pas. Peter a sorti un carnet de son sac. Il a commencé à dessiner.

Momo, la tête basse, reniflait et se raclait la gorge. À soixante ans, il ne lui reste pas beaucoup de force pour la suite des choses. Son fils et ses filles

ont été tués l'année dernière. Sa femme ne sort plus de la maison. Elle reste au lit même pendant les attaques.

Hamid fixait le vide. Il serrait la mâchoire. Un muscle à sa tempe frémissait. Il commençait un diplôme d'ingénieur quand la guerre a éclaté.

Tarek laissait couler ses larmes, la tête droite. Il a une femme et deux petites filles. Je me suis dit qu'il arrivait au même constat que moi.

J'ai pensé à Assia. À son père étendu parmi les blessés et les cadavres. À mon père qui avait eu la chance d'être à la maison au moment de l'attaque.

J'ai dit : « Je vais partir avec Assia et nos familles. »

Peter m'a montré son dessin. Il nous représentait, à gros traits, nous, cinq hommes maigres assis en rond. Cinq fantômes.

À la vue de ce dessin, j'ai mesuré l'ampleur du merdier dans lequel on patauge depuis trop longtemps. On est des sauveteurs, tout comme les médecins, et la guerre est aussi contre nous.

Peter a dit : « I'll go with you. I'll film our trip and publish it afterwards. »

L'impuissance nous bouffe la vie, nous bouffe les tripes, l'impuissance à changer quoi que ce soit à ce qui se produit sous nos yeux. L'armée des résistants, l'armée du régime, celle de nos alliés supposés, celle des terroristes, on ne sait plus qui nous tire dessus, nous, les civils. On est aussi démunis que les chiens et les chats qui se terrent dans les décombres des maisons. On est encerclés. Les bêtes fouillent les débris pour trouver leur pitance. On fouille les débris pour trouver nos morts. On récolte aussi, parfois, de la nourriture qui ne sera pas mangée par ceux qui l'ont préparée. On a autant le droit de la prendre que les rats.

Notre enclos est invisible, assourdissant. On a beau pisser sur les ruines, elles ne nous appartiennent plus.

OceanofPDF.com

Je consulte les sites qui parlent des moyens de quitter le pays et de fuir vers l'Europe. La route de la Méditerranée orientale, par la frontière nord-ouest, est encore possible. C'est risqué, mais je ne vois pas comment faire autrement. Faut-il attendre de mourir de faim et de soif ou d'être tués par des tirs ? Si nous entrons en Turquie illégalement, nous ne pourrions pas aller à l'aéroport : nous risquerions d'être refoulés. Il faudra nous rendre à l'ambassade du Canada à Ankara pour obtenir de nouveaux passeports.

Nous pourrions aussi passer par la frontière sud-ouest. Il devient cependant de plus en plus difficile de traverser à cet endroit, d'après les informations qui circulent ; le flux de migrants ne cesse de croître. Ce serait un itinéraire trop long, trop risqué.

Peter va nous accompagner, le grand Peter journaliste qui a choisi de venir dans notre pays pour témoigner de ce qui s'y déroule et qui a fini par donner un coup de main aux sauveteurs. Il veut faire un reportage sur notre fuite. Les articles qu'il publie en Angleterre sont accompagnés de dessins ou de bandes dessinées : « *We have to show. It has more impact. Telling isn't enough.* »

Montrer. Oui. Raconter en montrant. Quand tout explose en moi, quand la vie n'est plus qu'un amas de débris et une montagne de décisions à prendre,

mes phrases se défont
les mots restent
entourés de silence
je ne veux pas crier

OceanofPDF.com

On a roulé à toute vitesse jusqu'au quartier atteint. On a parcouru une dizaine de rues avant d'arriver sur les lieux de l'attaque. Il y avait des corps partout. Explosés. Des gens appelaient à l'aide, prisonniers de leurs maisons effondrées. On ne savait pas quoi faire ni vers qui aller en premier.

On a fait des garrots aux jambes et aux bras des victimes. On a installé des solutés. On a chargé deux hommes gravement atteints dans notre véhicule. On est repartis vers l'hôpital. Le premier a succombé au bout de quelques minutes.

On a trouvé un petit garçon en état de choc, le visage sali par la suie. Il était allongé à côté du cadavre de sa mère. On l'a conduit à l'hôpital. On l'a assis sur une chaise. Une femme lui a donné une bouteille d'eau. Il ne répondait pas aux questions qu'on lui posait.

Cette journée de cauchemar est semblable à celles qu'on a vécues hier, la semaine et le mois passés. Même pas le temps de boire, même pas le temps de penser. Juste agir. Faire les bons gestes, les bons choix, à l'instinct.

Le soir, on aperçoit des lueurs orangées à l'horizon. La ville paraît simplement endormie. Ce n'est pas un moment de déni. Juste la projection de ce qu'il y a au fond de moi qui ne tremble pas. Je contemple sans effroi la possibilité de ma noyade dans la mer si jamais le voyage tournait mal. Je

l'envisage sans réelle peur. Entre sauter dans le vide, s'enfoncer dans l'océan ou se faire exploser à l'aide d'un détonateur, il n'y a pas vraiment de différence. Je ne sais pas pour Assia. J'ai comme l'intuition qu'elle s'en tirera. Quand je la tiens contre moi, la ville redevient ce qu'elle est : un territoire en guerre qui m'est étranger. Je ne possède aucun pouvoir contre les balles des snipers. Je n'ai pas plus de chances qu'un autre de m'en sortir.

OceanofPDF.com

À l'aube, la chaleur était déjà insupportable. La partie ouest du quartier avait été bombardée. La terre tremblait. Nous sommes descendus à la cave à toute vitesse.

Nous sommes restés là pendant des heures, incapables de bouger. Les enfants et même les bébés ne pleuraient pas. Ils étaient blottis contre leur mère ou leur tante, les yeux agrandis par l'effroi, un pouce dans la bouche ou une couverture serrée autour d'eux. Ils restaient silencieux comme si leurs voix cristallines avaient eu le pouvoir de rameuter les avions. Les hommes priaient. Les femmes priaient. Pas moi. Il y a longtemps que mes prières se sont épuisées.

Le jour est tombé. Le courant est coupé. D'habitude, j'arrive à croire qu'Akram ne peut pas être tué puisqu'il fait partie des secouristes, comme si ça le rendait invincible. J'ai la pensée magique. Nous avons le choix entre la magie et le désespoir. Ce soir, le découragement prend le dessus,

chaque os de mon squelette

vibre

et cette vibration se mêle au battement de mon sang

la peur et le désir : même puissance

mes os sont des sismographes

OceanofPDF.com

On meurt par centaines. Les haïsseurs contrôlent les bombes et les armes, la loi et les femmes. Ma pensée kamikaze s'élance vers eux avec la colère des esclaves enchaînés.

Des chiens s'affrontent au milieu du chaos. Ils cherchent de la nourriture. Ils cherchent leurs maîtres volatilisés, un coin pour mourir. Ils ont soif. La principale occupation des humains et des bêtes en temps de guerre est la recherche d'eau potable.

Quand je dégage des survivants des édifices bombardés, je regarde leurs yeux. Je prends acte de la valeur de chaque vie sauvée. Les regards des rescapés sont des puits dans lesquels je plonge pour ne plus entendre, juste un moment, les appels désespérés des prisonniers du béton.

Les paupières des morts, je les ferme avec douceur. Avec respect. J'efface la dernière vision du cauchemar. Je fais taire la dernière pensée.

Je mets fin au carnage.

L'ombre des missions de sauvetage plane sur Akram. Il faut partir. J'en ai parlé à mon père, mais la gravité de ses blessures exclut toute possibilité qu'il quitte la ville avant plusieurs mois. Il ne me retient pas. S'il y a la moindre chance de sortir de ce borbier, il veut que je la tente le plus tôt possible.

Maman reste avec Eshan à la maison pendant la nuit, tandis que je veille mon père à l'hôpital. Eshan, mon tout petit frère arrivé sur le tard, avait neuf ans au début du conflit. Il avait terminé sa troisième année du primaire. Nous lui avons fait l'école à la maison. Ma mère lui a enseigné le français écrit et l'histoire. Mon père a poursuivi les cours d'arabe et d'anglais. Je me suis chargée des mathématiques à l'aide de mes vieux cahiers d'exercices. Il s'est mis à discuter avec nous de ses lectures. Puis il a commencé à parler moins, à nous écouter silencieusement. Il a cessé de lire progressivement et même de sortir jouer au ballon avec ses amis. Il a cessé de grandir, aussi, lorsque la nourriture a commencé à manquer.

Mes tâches d'infirmière sont simples : je fais boire mon père, je lui apporte des repas. Je veille à tous ses besoins physiques. Les médecins lui administrent de la morphine, mais les réserves diminuent et je devine qu'il n'en demande pas autant qu'il en aurait besoin. Sa jambe est maintenue surélevée la plupart du temps. Je dors quand il dort, sur un matelas posé au

sol. Il fait semblant de dormir pour que je puisse me reposer. Son médecin traitant dit que sa guérison progresse bien, qu'il pourra bientôt commencer à faire quelques pas avec son plâtre et des béquilles.

Akram passe me voir à l'hôpital quand il peut. Nous faisons des plans. Nous quitterons le pays dès que mon père ira assez bien pour se déplacer seul, avons-nous décidé. Zakaria pourra nous rejoindre plus tard avec Lili, qui se dit trop affaiblie pour tenter le voyage. Elle souffre de vertiges quotidiens. Mes parents veulent qu'on emmène Eshan avec nous parce qu'il ne peut plus rester ici : il dépérit.

Nous traverserons la frontière au nord. En Turquie, nous gagnerons l'ambassade du Canada à Ankara. Tout paraît si simple...

Reste à déterminer comment quitter la ville et nous rendre à la frontière sans nous faire tirer dessus ou brûler dans un autocar. Mes grands-parents québécois ont terminé depuis longtemps les démarches pour nous accueillir. Akram n'ayant pas de famille au Québec, nous allons nous marier pour faciliter le processus d'immigration.

Dans la pénombre, Akram chuchote : « Le plus dangereux demeure le rêve. Il faut rester rationnel. Rien ne doit être laissé au hasard. Il faut se préparer au pire. »

Je réponds : « Le pire, c'est ici, maintenant, partout autour de nous et en nous. »

Je ne fuis pas. Je n'abdique pas. Je ne déserte pas. Notre pays s'est désintégré sous nos pieds. Il est devenu du sable. Chaque bombe a provoqué une secousse qui s'est répercutée dans tous les édifices, les fragilisant. Chaque secousse ébranle nos corps, use nos os. Chaque explosion, chaque mort érode nos âmes un peu plus.

La guerre lie les époques, les humains. C'est toujours la même haine qui cède puis se reforme, peu important le pays, le continent, l'époque, les cottes de mailles, les chevaux ou les avions. C'est toujours la même violence, la même histoire. Ce sont toujours les mêmes hommes armés qui assassinent la joie.

Il faut renoncer à nos jeux innocents, à nos croyances naïves. Le hasard fait tomber les bombes sur certains et épargne les autres. La maladie frappe un homme bon, tandis que l'homme mauvais n'est jamais malade.

Il n'y a pas de superstition qui vaille. Pas de rituel qui nous préserve de la folie guerrière des hâisseurs. Le ciel est vide au-dessus de l'humanité.

À Assia, qui me reproche de devenir cynique, je réponds : « Bah, je me préserve, voilà tout. » Je me contente de sauver les personnes que le hasard a épargnées. Si les dieux existaient, on pourrait dire : « Quelle bonne blague ils nous font ! » Mais le mal est en nous, il faut bien l'admettre.

La vie continue, la guerre dure, la misère se multiplie. Ça saute en moi autant que dans les rues. Ça pleure et crie et explose en moi autant que dans la ville. Je suis traversée par des obus, criblée de balles, parsemée de cratères et d'immeubles en ruines, pleine de morts qui s'empilent, qui empestent mes pensées.

Je reste droite, malgré tout. Je réclame un avenir décent de toutes mes forces. J'appelle un refuge lointain de toute ma volonté. Je rêve d'avoir froid, de marcher dans des rues grises sous un ciel neigeux, comme quand j'allais réveillonner chez mes grands-parents avec ma mère et Eshan. Je veux entendre de nouveau ce pays de souffles – souffle des autos qui roulent sur les chaussées mouillées, souffle du vent dans les arbres givrés qui craquent en janvier, souffle des rafales de neige contre les vitres des maisons. Le pays de ma mère aux oiseaux. Je ne sais pas si j'ai réellement connu cette douceur ou si j'ai assimilé les souvenirs de Lili à force de l'entendre me les raconter.

Un jour, les habitants de ma ville seront tous morts ou partis. Les armées seront dissoutes et les résistants auront rejoint leurs familles dispersées. Les civils seront sur les routes ou dans des camps de réfugiés, mais ils se souviendront de ce qui a existé avant l'anéantissement. Ils auront conservé des photos, quelques pièces de porcelaine, des recettes ancestrales.

Le vent aura ensablé les ruines et dispersé les âmes aux quatre coins du globe. Chacun rassemblera ses souvenirs le soir, avant de s'endormir, par devoir de mémoire envers les disparus, par nostalgie, en secret. Comme si c'était mal de regarder en arrière dans un pays d'adoption qui nous a ouvert les bras. Comme si c'était un péché de pleurer sa terre natale.

En attendant, je me réfugie dans un monde sans frontières ni drapeaux : la poésie. Je vis à l'envers, dans les livres.

Il y a dans la poésie plus d'espace pour vivre que dans le monde entier.

OceanofPDF.com

Ça faisait déjà quelques minutes qu'on croisait des gens qui couraient dans la direction opposée à la nôtre quand une odeur de chlore a pénétré dans le véhicule. Légère au début, suffocante ensuite. On a remonté les vitres.

Des gens pris de convulsions s'écroulaient dans la rue, sur les trottoirs. Plus on approchait de l'hôpital, plus il y avait de personnes gisant sur le sol dans des postures grotesques, les yeux révulsés. On entendait des hélicoptères s'éloigner, mais pas d'avions, pas de drones. Les combattants avaient déserté les lieux.

On ne pouvait pas arrêter de rouler pour porter secours aux victimes. On n'avait pas de masques avec nous.

On a accéléré. Une fois arrivés à l'hôpital, on a pris une longue inspiration et on est sorti de la camionnette. La porte principale était bloquée, mais un médecin est venu nous ouvrir. On a toussé pendant plusieurs minutes.

À l'intérieur, des dizaines de personnes étendues sur le sol vomissaient, toussaient ou respiraient de l'oxygène. D'autres avaient été entièrement recouvertes de draps.

La mère d'Assia se trouvait auprès de son mari. Paniqués, ils se demandaient si Assia et Eshan étaient en lieu sûr. Je leur ai dit que j'irais voir.

L'odeur de chlore s'était infiltrée dans l'hôpital. Par contre, elle n'était pas plus forte que celle qui flotte autour des piscines intérieures. J'ai croisé un infirmier qui m'a dit qu'il y aurait peut-être un masque pour moi à la pharmacie de l'hôpital. Je m'y suis rendu. J'ai montré ma carte de Casque blanc. Un préposé m'a tendu une combinaison blanche et un masque.

Dans l'entrée de l'hôpital, des infirmiers glissaient des dépouilles dans des sacs mortuaires. J'ai rejoint Hamid. Il avait lui aussi réussi à trouver une combinaison et un masque. Il a dit : « On y retourne. Mais avant, on va voir nos familles. »

Peter nous a rattrapés comme on montait dans la camionnette.

À bord, on a retiré nos masques pour vérifier. L'odeur n'était pas plus forte que dans l'hôpital. Le nuage se déplaçait. Il était probablement beaucoup plus loin déjà, ou évaporé. On a démarré.

La famille de Hamid était saine et sauve, barricadée à l'intérieur de sa maison. Chez moi, j'ai constaté que ma tante allait bien également. Je lui ai dit : « Il faut que j'aille voir Assia et Eshan. »

Dehors, rien ne bougeait. On n'entendait aucun son. En approchant de chez Assia, on a aperçu deux corps étendus au milieu de la rue. J'ai roulé jusqu'à eux. Hamid est descendu pour voir. Il est remonté. Les deux personnes étaient mortes. On ne les connaissait pas.

Un peu plus loin, on a stoppé devant l'immeuble d'Assia. On pouvait voir un chat mort au pied d'une fenêtre du rez-de-chaussée. On est entrés. On a monté les escaliers jusqu'à sa porte.

Assia et Eshan étaient vivants. Eshan toussait, mais Assia se portait bien.

Le bilan est lourd. Une cinquantaine de morts et au moins deux cents blessés. On a ramené plusieurs victimes à l'hôpital. Peter a filmé les blessés, la rangée de sacs mortuaires.

On est faits comme des rats. On nous tire dessus. On nous affame. On nous gaze.

J'ai mis de côté assez d'argent pour payer des passeurs. Assia et moi, on va se marier dans dix jours. On va se marier et on partira dès que l'occasion se présentera.

OceanofPDF.com

Lili a cousu ma robe de mariée avec des pièces de tissu blanc qu'elle a trouvées chez une voisine et elle a fixé des perles au corsage. La célébration aura lieu dans l'église de notre quartier puisque maman et moi sommes catholiques. Akram et son père ont donné leur accord. Le curé nous a dit oui tout de suite en raison des circonstances exceptionnelles. Il a même accepté que le père d'Akram lise des passages du Coran pendant la cérémonie. Akram a grandi dans une famille non orthodoxe ; il a fait une partie de sa scolarisation à l'étranger. Son père voulait qu'il échappe à l'endoctrinement religieux qui se répandait dans le milieu de l'éducation. C'est mon père qui s'est chargé de l'éducation musulmane d'Eshan. Compromis entre mes parents : mon frère ira à la mosquée et moi, à l'église. Maman nous a donné naissance au Canada pour que nous ayons la nationalité canadienne. Elle a toujours pensé que nous retournerions vivre au Québec un jour.

La veille du mariage, Lili me lavera les cheveux dans l'évier de la cuisine. Elle fera bouillir de l'eau dans plusieurs casseroles si nous n'avons pas d'eau chaude. Papa viendra à l'église en fauteuil roulant ou avec des béquilles.

Le ciel sera probablement traversé de missiles quand Akram et moi signerons le registre des mariages, moi vêtue de ma robe blanche rapiécée,

lui de son habit noir le moins usé. Il portera une cravate neuve, cependant. Nous retournerons ensuite chez nous, dans ma famille, pour une petite fête. Mes parents et Eshan iront dormir chez le père d'Akram pour nous laisser un peu d'intimité.

Akram et moi, nous passerons la nuit ensemble ; cette envie est plus forte que ce qui se passe autour de nous.

OceanofPDF.com

Assia a marché vers moi les bras nus. La lumière filtrée par les vitraux tombait sur ses cheveux. Au pied de l'autel, elle s'est tournée vers moi. Elle a souri. Elle n'a pas cillé quand on a prononcé nos vœux. On a échangé des joncs en or. J'ai broyé sa main quand on est ressortis de l'église dans le soleil de l'avenir.

Peter nous a pris en photo devant les immeubles démolis dans la rue de l'église. Les parents nous répétaient de nous dépêcher.

La fête a eu lieu chez Assia. Ça me plaisait, cette idée de célébration au milieu de l'enfer. Un beau pied de nez au destin. On a fait tous les gestes attendus, elle et moi. Le repas était extraordinairement copieux. Toutes les voisines s'y étaient mises, Oum aussi. Quand on a coupé le gâteau, j'ai enlacé ma femme. C'était une mascarade, un peu, cette journée. Notre mariage était simplement la première étape de la fuite.

Des hélicoptères survolaient le quartier, mais personne n'y faisait attention. On ne peut pas toujours se comporter comme des bêtes traquées.

Je pensais à une seule chose pendant toute cette journée : tout à l'heure, je toucherai le corps d'Assia comme si on avait un avenir. Lentement. Je boirai son souffle.

La première nuit, j'ai crié. Ce n'était pas de la douleur. C'était de la vie. C'était de la force. C'était tout sauf la guerre. Après, c'est lui qui a crié. J'aurais voulu l'engloutir en moi, le prendre avec son odeur et sa peau, ses cheveux, ses mains, ses mains sur moi, en moi, qui me dépouillaient de la guerre comme d'une vieille peau, et j'étais nue en lui et lui en moi et je ne savais plus qui absorbait qui à la fin... C'est la seule nuit que nous avons eue pour nous sans personne d'autre dans l'appartement.

Je passe mes journées à attendre qu'il rentre, que le repas soit fini, que ma famille soit couchée pour que nous puissions enfin nous réfugier dans ma chambre. Même si la présence de ma famille nous freine, nous nous blottissons l'un contre l'autre et le chagrin n'existe plus.

Akram continue de transporter des victimes après les attaques. La semaine dernière, un attentat a tué cinquante-sept civils et fait une centaine de blessés. Le cousin d'Akram, Hamid, a reçu des éclats de métal dans les jambes, mais il s'en tirera probablement sans amputation.

Dans l'ambulance, il n'y a maintenant plus que Peter et Akram. Peter passe son temps à dessiner, m'a dit Akram. Après chaque mission, il reste dans son coin avec sa tablette à dessin ou seulement un carnet et un crayon. Le soir, il passe manger avec nous et nous montrer ses croquis : le visage d'un enfant traumatisé, des endeuillés hurlant de colère, la beauté de la ville

détruite. Cela fait trois mois qu'il donne un coup de main aux Casques blancs, trois mois qu'Akram et lui se connaissent.

Trois mois de guerre, autant dire trois vies, et des centaines de morts.

OceanofPDF.com

« Watch out ! », Peter a crié, le jour de l'attentat. On était planqués derrière le camion. « When I was a child, I used to play at hiding behind a truck and becoming a hero in an imaginary war. Shit. What a damn fool I was... » Les échanges de tirs ont duré une vingtaine de minutes. Trois heures plus tard, on tremblait encore.

Les immeubles prennent de plus en plus l'allure de carcasses nettoyées de toute trace de peau, de muscles, de cartilage. On dirait de grands squelettes polis. La lune les rend fantomatiques dans l'obscurité. Blancs, avec leurs fenêtres noires, ils ressemblent à des ruines romaines. À un colisée où des combats de gladiateurs auraient eu lieu pendant la journée.

Je dors à poings fermés en ce moment, soit chez mon père, soit auprès d'Assia dans son petit lit. J'entoure ma femme de mes bras puis je dors d'une traite. Sans rêves. J'ouvre les yeux à l'aube. Le jour est un cauchemar perpétuel.

J'ai toujours des pensées de désespéré, mais la ville n'est plus le territoire de mes errances. Je suis sur le qui-vive. Je comprends que les balles des snipers pourraient mettre fin à ma vie d'un instant à l'autre. Que même à l'abri chez soi, il y a les fenêtres. La guerre entre aussi par les fenêtres. Elle tue parfois un enfant jouant avec ses camions dans sa chambre, une mère préparant un repas dans la cuisine.

J'ai toujours des pensées de poseur de bombes. Les morts et les blessés tournent en boucle dans ma tête. Ils me regardent comme si j'étais un porteur de misère. Ils déposent en moi leurs armes, leurs cris, leurs prières. Je les connais tous. Ou alors c'est toujours le même être que je sauve. Moi, eux, des jambes, des bras amputés, ça se mélange dans cette boue épaisse et grise à l'odeur de sang et de merde qu'est devenue la vie.

Il y a une limite à ce qu'on peut absorber, aux coups qu'on peut encaisser. Qu'on le veuille ou non, lorsque la limite est atteinte, ça se met à déborder de partout et ça emporte tout.

Je m'étonne de la douceur et de la pureté de la peau d'Assia sous mes doigts. Je la touche en veillant à ne pas la salir avec mes mains contaminées par la mort.

Elle ne doit pas s'apercevoir que je m'enfonce, que dès qu'elle regarde ailleurs, je retourne à la colère.

Tout se passe naturellement entre Akram et moi. Quand il dort ici, je lui répète : « On n'a que le moment présent, on n'a rien d'autre que là, maintenant, nos peaux, nos mains, nous, là, en vie. »

À l'aube, il part rejoindre Peter et leur équipe. Avec ma mère, je m'occupe de l'appartement et d'Eshan qui tousse encore. La plupart du temps, nous restons dans le silence. Papa est sorti de l'hôpital pour le mariage et est de retour chez nous. Il s'est installé sur le canapé du salon, sa jambe plâtrée posée sur des coussins. C'est là qu'il dort, là qu'il se repose et nous regarde nous agiter autour de lui. Il en a encore pour plusieurs semaines de convalescence.

Quand des étals de fruits et de légumes apparaissent, je vais faire la queue. Je vais chercher des bouteilles d'eau et notre ration de pain. Je ne me repose pas ; tout le jour, surtout pendant une attaque, j'espère le retour d'Akram.

Les rues de la ville prennent désormais des noms de catastrophes. Il y a la rue de l'attentat du 2 août. La rue de l'école bombardée. La rue des mines. La rue du massacre du 7 avril. La rue entièrement détruite. La rue des *snipers*. Les rues occupées par les insurgés. Les rues bloquées par l'armée. Les autres rues existent seulement en fonction des gens qu'on aime qui y habitent ou y habitaient avant de partir, avant de mourir. Notre rue,

l'ancienne rue de mon amie Elisha, partie en Italie au début du conflit, la rue du cousin Hamid. Il y a la rue de l'espoir, aussi : la rue de la gare. La carte de la ville est devenue désuète. Hier soir, je l'ai déchirée en petits morceaux.

Les dessins de Peter, de plus en plus, transmettent un sentiment d'effroi. Son trait est incertain, comme s'il faisait tous ses dessins pendant des bombardements. Il a dessiné Akram à l'hôpital, assis dans un coin, la tête entre les mains, des sacs mortuaires sur le sol, à ses pieds. Dessinateur de guerre. Journaliste en images. Notre frère d'armes alors que nous sommes désarmés.

Akram me raconte partiellement ses journées quand il arrive à mettre de l'ordre dans ses pensées. La plupart du temps, il s'enferme dans un mutisme dont je n'arrive pas à le faire sortir.

D'ici la fin du mois de septembre, au plus tard, nous prendrons un autocar pour rejoindre la frontière du nord. C'est décidé. Plus on attend, plus partir sera difficile, sinon impossible. Les attaques sont de plus en plus meurtrières. Qui sait si les routes ne seront pas carrément bloquées dans les prochains mois ? Plus qu'une quinzaine de jours à éviter de nous faire tuer et à crever de faim. Mon père essaie de convaincre ma mère de partir avec nous, mais elle affirme ne pas s'en sentir la force. Elle veut veiller sur lui, je crois, aussi... Une fois au Canada, nous mettrons tout en œuvre pour les faire évacuer, ainsi que mon beau-père et sa sœur.

Peter, Akram, Eshan et moi, nous nous lancerons donc sous peu dans le chaos du monde. Je me répète, dans un effort de lucidité : « Il faudra rêver très fort pour ne pas perdre courage. Nous n'avons aucune espèce d'idée de ce qui nous attend vraiment. »

On a fait une mission ce midi. L'ampleur des dégâts dépasse tout ce qu'on a vu jusqu'ici. On était incapables de décider par où commencer l'intervention.

Les cris venaient de tous les côtés. Un pâté de maisons complet avait été soufflé. Une jeune fille d'environ quatorze ans déambulait au milieu de la rue, les mains sur les oreilles, en état de choc. C'est la seule survivante de cette attaque. Elle ne nous a pas dit son nom. Elle ne nous entendait pas, je crois.

On s'est dirigés vers l'endroit d'où provenaient les cris les plus forts. On a commencé à progresser vers les blessés, petit à petit, avec précaution. Des renforts sont arrivés pour s'occuper d'un autre immeuble. Des gens des rues avoisinantes s'étaient aussi précipités sur les lieux pour nous aider. À un certain moment, un sauveteur de l'autre équipe s'est glissé entre deux pans de mur. Tout s'est effondré sur lui : des plaques de plâtre, des morceaux de métal, des pierres, du béton, du bois... Ses coéquipiers l'ont dégagé en quelques minutes, mais il avait eu la nuque brisée.

On a poursuivi notre progression centimètre par centimètre vers les blessés. Les cris et les pleurs se faisaient plus faibles à mesure que le temps passait.

Après peut-être quatre heures, on s'est arrêtés pour écouter. Les appels à l'aide avaient cessé.

On est repartis le soir sans avoir secouru une seule personne. Un échec total.

Une troisième équipe nous a relayés. L'opération de sauvetage s'est transformée en opération de récupération des corps.

Assia ne sait pas ce qui vient d'arriver. Je ne le lui raconterai pas. À quoi bon lui dire que l'impuissance efface le reste, le désir d'en sortir, le désir de vivre ?

Quand je suis témoin de ce qui ne devrait jamais être donné à voir, quand je plonge les mains dans le sang des civils... je suis à deux doigts du désespoir.

C'est notre dernière journée ici ; on a réussi à trouver des places dans un car qui partira demain pour la Turquie. Je prends mes dernières photos. J'ai beau critiquer Lili quand elle trie ses souvenirs, j'ai pour ma part emmagasiné des centaines d'images depuis l'hiver dernier. Comme si, grâce à elles, j'allais emporter ma vie syrienne avec moi. Ma mère faisant le thé, épuisée, les rides de son visage creusées. Ma mère et son regard triste. Ses longs cheveux grisonnants. Ses mains. Ses mains qui m'ont soignée, rassurée depuis ma naissance, ses mains avec lesquelles elle démêlait mes cheveux, me faisait des tresses, ses mains qui disaient au revoir, qui se levaient au ciel pour me montrer un oiseau, ses mains qui essuyaient mes larmes et les siennes, ses mains qu'elle pose sur le front de mon frère pour prendre sa température, sur les épaules de mon père, ses petites mains qu'elle glisse dans ses grandes mains...

Mon père avant la blessure, penché sur Eshan, penché sur le potager, sur des blessés, tourné vers moi avec un regard attentif. Mon père fatigué le soir, assis à la table de la cuisine, mangeant du boulgour et buvant un thé à la menthe. Mon père après la blessure, élégant malgré tout, se déplaçant difficilement avec ses béquilles, ses mains de chirurgien devenues maigres et striées de veines...

Eshan, minuscule, les yeux fermés par la guerre. J'ai beau le photographier à tout moment de la journée, je fais toujours la même photo. Qu'il soit couché ou assis, son visage est un masque de poussière aux yeux fermés et aux cheveux bouclés, clairsemés et pâlis par la malnutrition. Le jour où il a compris que nous l'emmènerions avec nous, il s'est réanimé un moment. Ensuite, il s'est éteint de nouveau. Demain n'existe pas pour lui.

J'ai pris des photos de l'appartement, de ma chambre, de ma commode blanche, de mon lit bien fait, de ma fenêtre aux rideaux décolorés par le soleil. J'ai pris des photos de chaque pièce. J'en ai pris à partir de la terrasse : la ville en ruines, défigurée ; le petit jardin communautaire ; l'horizon pâle et hors d'atteinte.

C'est ainsi que j'ai coupé un à un les liens qui me retenaient dans ce pays. Maintenant, je me projette la fin du voyage comme une histoire prévisible et rassurante. Je m'imagine l'instant où je verrai mes grands-parents à l'aéroport. Bientôt, si tout se passe comme prévu, je les serrerai dans mes bras et leur présenterai Akram. Ils nous conduiront chez eux et, sur la route, nous regarderons défiler les arbres colorés de l'automne, les maisons intactes, les commerces ouverts, les écoles fonctionnelles. Il y aura dans la rue des femmes et des hommes préoccupés par leur vie, heureux ou malheureux, mais sans peur. Même au milieu du bruit des voitures et des autobus, nous constaterons l'absence de sons menaçants.

Peter s'est procuré des gilets de sauvetage gonflables pour nous quatre. Akram a acheté des téléphones jetables pour quand nous n'arriverons pas à recharger les nôtres. Et il y a Mounia dans ma poche. Je lui ai fabriqué une sœur. Elle n'est pas aussi réussie, mais elle a tout de même un air de famille. Je lui ai fait une face joyeuse, des yeux en boutons bleus. Je l'offrirai à Eshan au moment du départ.

Hier, il n'y a pas eu d'attaque, curieusement. Peter dit que c'est le calme avant la tempête, que ça va sauter encore plus fort après cette accalmie. « *The lull before the storm.* »

Je suis fébrile. Je m'agite d'une pièce à l'autre, je vérifie les bagages. Le père d'Akram dit qu'Oum prie constamment, qu'elle balaie toutes les pièces de l'appartement et recommence, comme folle.

Lorsque sa mère est morte du cancer, Akram avait sept ans. Oum, la sœur de son père, l'a élevé avec dévouement. C'est elle qu'il laisse derrière, encore plus que son père qui, lui, refuse de partir alors qu'il le pourrait. Dans leur logement, il a disposé sur le sol une dizaine de matelas et des couvertures. Il récupérera bientôt la chambre d'Akram pour y loger les malades opérés et stabilisés. Dans une autre pièce, il a son bureau et reçoit les patients qui ont besoin de soins légers. La plupart du temps, il peut seulement tenter de les rassurer.

Je voudrais entendre les oiseaux avant de partir, les oiseaux dans les arbres comme avant. Je voudrais entendre le chant des muezzins résonner dans la quiétude de l'aube, entendre la ville comme avant, les voitures, les coups de klaxon, les cris des enfants, les pas sur le trottoir...

Ce soir, Lili dormira près de moi. Nous passerons la dernière nuit serrées l'une contre l'autre, à pleurer et à parler, j'imagine. Elle finira par s'endormir.

Moi, je resterai éveillée à caresser ses cheveux, à graver son visage dans ma mémoire, à me raconter notre histoire,

le cœur comme un grand oiseau abattu en chute libre
une oie de Riopelle
une oie blanche au pays blanc de ma mère aux oiseaux
pays blanc qui sera bientôt le mien

ma Lili Bonheur restera derrière

OceanofPDF.com

J'ai remis les clés de la camionnette à Hamid. Allongé sur son lit d'hôpital, il m'a donné l'accolade. « Tu me diras, il a soufflé, tu me diras si ça vaut le coup. »

Après, j'ai traversé l'hôpital. Il n'y avait plus de malades par terre. Des patients récupéraient dans des chambres.

J'ai marché jusqu'à chez mon père. On a mangé tôt avec Oum qui poussait de grands soupirs pour ne pas se mettre à pleurer. Papa m'a demandé de lui décrire à nouveau notre itinéraire. Il l'a pris en note encore une fois. Il a revérifié l'adresse des grands-parents d'Assia et leur numéro de téléphone. Il m'a assuré qu'il nous comprenait de vouloir partir, qu'à notre âge il aurait fait la même chose.

Il portait sa plus belle chemise. La blanche, fraîchement repassée. Il avait peigné ses cheveux et sa barbe. Il m'a semblé plus jeune que d'habitude. Plus fragile aussi.

J'ai serré Oum dans mes bras. Puis je suis sorti avec mon père pour aller à la mosquée. Plus tard, il a dit : « Je viendrai vous dire au revoir, demain matin », comme si j'en avais douté.

Je suis parti rejoindre Assia et notre avenir incertain.

Je n'ai pas dormi de la nuit.

Devant moi, sous moi, il y a du vide. J'essaie de voir la route que me montre Assia comme s'il s'agissait d'une évidence. Je n'en vois ni le commencement ni la fin.

OceanofPDF.com

ASSIA ET ESHAN

OceanofPDF.com

J'étais en train de marcher, fatiguée.
Je regarde derrière moi :
je me vois en train de tirer
une montagne de tristesse avec ma main droite
une montagne d'espoir avec ma main gauche.

MARAM AL-MASRI, *Elle va nue, la liberté*⁵

OceanofPDF.com

Assia m'a fabriqué un personnage avec de la corde. Elle a dit : « C'est pour avoir du courage sur la route. » Je ne suis pas d'accord avec elle. Personne n'est courageux : personne n'a le choix. Quand les avions nous bombardent, on n'a pas le choix. On continue à vivre si la bombe tombe dans une autre rue que la nôtre. Si on part, c'est qu'on est obligés de le faire. Donc, partir ou rester sous les bombes, ça ne demande pas beaucoup de courage.

On ne peut pas arrêter son cœur de battre non plus. Il continue en dépit de notre volonté. Il a le réflexe de survie. Comme on a le réflexe de respirer. C'est la même chose pour la pensée. On ne peut pas l'arrêter. Si j'y arrivais, je n'entendrais pas les bombes tomber. Je n'entendrais pas les avions qui approchent. Ni les sirènes des ambulances. Mais je ne peux pas.

Je suis capable, en revanche, d'arrêter ma parole. Je peux aussi décider de ne pas bouger. Avant la guerre, je bougeais beaucoup. Les mots se bouscullaient dans ma bouche. Assia et ma mère me disaient de ralentir le débit. Maintenant, elles voudraient que je parle et que je bouge comme avant. Mais c'est impossible. La guerre me rapetisse en moi. Elle m'enferme à clé. Je ne laisse pas entrer dans ma tête les images qui font peur. J'essaie, en tout cas. Sinon, ces images remplaceront les souvenirs. Si j'oublie les souvenirs, je penserai que la guerre ne s'arrêtera pas. Ça n'a

rien à voir avec le courage ou la lâcheté. C'est juste que je fais mon possible pour ne pas pleurer.

Chez nos grands-parents québécois, on sera en sécurité. Si je n'étais pas aussi fatigué, je dirais : « Non. Je ne veux pas partir. Je veux rester ici avec mes parents. Même si c'est dangereux. C'est chez moi, ici. »

Assia m'a mis une poupée de corde dans la main et un sac à dos sur les épaules. Je suis monté dans l'autocar. Je me suis assis où elle m'a dit de m'asseoir. Je regarde le siège devant le mien. J'attends qu'on se mette à rouler.

Tout est en morceaux dans ma tête. C'est comme un casse-tête défait. Quelques pièces sont encore attachées les unes aux autres, mais tout est pêle-mêle. La poupée d'Assia est une poupée de guerre. Elle tient dans ma poche. Elle n'attire pas l'attention. Peut-être qu'Assia a raison. La poupée m'empêche de regarder mes parents par la fenêtre du car. Le courage, c'est décider de ne pas regarder dehors.

Il suffit de faire le premier pas. Il suffit de jeter un dernier regard, de partir ensuite sans se retourner, de prendre son courage à deux mains. Il suffit de faire confiance, de partir et de ne jamais revenir. Ces expressions clichées n'ont absolument rien à voir avec la réalité.

Mon premier pas est fait depuis longtemps. Je n'ai pas jeté de dernier regard ; je ne voulais plus voir – je ne *pouvais* plus voir – ce qui est en train d'advenir ici. Toutes les images dont j'ai besoin sont stockées dans un *cloud*. Mon cerveau est désencombré. Quand la route sera derrière moi, quand je serai au pays de ma mère, j'irai chercher les images sauvegardées. Je mesurerai alors la distance parcourue et le poids de ce que j'aurai laissé derrière moi.

Au moment du départ, j'ai embrassé mes parents et je suis montée dans l'autocar, précédée d'Eshan. Nous nous sommes assis juste derrière Peter et Akram, puis j'ai regardé par la fenêtre. Je n'aurais pas dû.

Ma toute petite mère s'est tout à coup désintégrée. Je ne trouve pas de meilleur mot pour décrire son effondrement. Il ne restait que sa robe, par terre, dans la poussière. Mon père s'est vivement penché vers elle, lâchant ses béquilles. Il a plongé les mains dans les étoffes répandues à ses pieds pour secourir sa femme dissoute par le chagrin. Des personnes l'ont soutenu pour l'empêcher de tomber lui aussi.

L'autocar a démarré et je n'ai pas fait mes adieux aux rues de mon quartier. Je ne voyais rien d'autre que mes parents restés derrière nous, au milieu d'un indicible chaos, mes parents de poussière devenus, ma mère aux oiseaux effondrée, mon père courbé sur son malheur.

Au bout de quelques kilomètres à peine, le car s'est immobilisé à un barrage. Eshan s'est tassé contre moi. J'ai pensé Il est possible qu'on nous interdise de passer.

Peter a sorti discrètement son téléphone pour prendre des images. Sa présence m'a rassurée, comme si lui qui vient d'ailleurs ne pouvait pas être emporté par notre guerre.

Un militaire est monté dans le car. Il a examiné les papiers d'identité et les passeports des passagers. Après avoir regardé les papiers d'une femme portant la burqa et ceux d'un petit garçon, il a appelé son supérieur. Ils se sont consultés. Ensuite, ils ont ordonné à la femme et à l'enfant de descendre. La vieille – du moins sa voix semblait âgée – a commencé à pleurer et à supplier. Le second soldat a insisté jusqu'à ce qu'elle baisse la tête et descende du car avec l'enfant, apparemment résignée.

Un soldat leur a tendu leur valise et ils sont allés s'asseoir au bord du chemin, par terre. Ils se sont serrés l'un contre l'autre dans les voiles noirs de la femme. Je me suis dit Peut-être qu'ils ne bougeront plus jamais. Ils vont mourir à cet endroit, au soleil, et personne ne s'occupera d'eux. Nous avons recommencé à rouler.

Nous avons longé quelques terrains vagues, des grappes de maisons en ruines jetées çà et là, des palmiers chétifs ressemblant à des survivants de la fin du monde. Nous avons aperçu des carcasses de voitures calcinées, des empilements de pneus, des pylônes électriques cassés, des quartiers détruits comme le nôtre, faits d'immeubles à moitié effondrés, de véhicules enterrés sous des débris de ciment, de pierres, de briques. Quelques bouquets

d'arbres subsistaient malgré tout, des lilas, des cyprès, des platanes. Je ne comprends pas comment nous avons pu tenir aussi longtemps.

Nous avons traversé d'autres quartiers détruits que je n'ai pas reconnus. Le ciel était blanc, la terre, ocre. En certains endroits, des chars d'assaut et des lance-roquettes avaient été abandonnés, témoins muets d'explosions et de combats passés.

La tension était palpable parmi les passagers lorsque nous avons franchi un autre *check point* de l'armée. À tout moment, on pouvait nous ordonner de rebrousser chemin. Quand la circulation est devenue un peu plus fluide, les gens ont commencé à s'agiter. Les conversations se sont animées. Une sorte d'excitation montait. Des rires fusaient. Peut-être que, très bientôt, nous sortirions enfin de la géhenne.

J'avais envie d'appeler à la maison, mais il était trop tôt. Nous venions à peine de partir...

Akram a envoyé un texto à nos parents : *On quitte la zone occupée par l'armée.*

Mes pensées sont comme les secondes d'un chronomètre. Mon seul pouvoir : les transformer en cailloux blancs. Je les laisse tomber en chemin. Je retrouverai ma route quand je reviendrai. Je suis une sorte de Petit Poucet. Le premier caillou, la première pensée : une femme et un enfant restés sur le bord du chemin. Derrière eux, un champ. Au milieu du champ, une cabane. Derrière la cabane, un arbre.

Ma poupée porte le même nom que celle d'Assia. Les noms n'ont pas d'importance, en fait. Je pourrais m'appeler Aziz ou Hamid, ça ne changerait rien à rien. Il y a beaucoup de tués. Ils pourraient tous porter le même nom. Khaled a péri avec sa famille. Leurs voisins aussi. Ce sont les tués de la guerre. On les compte. On ne dit pas « Khaled est mort », ou Yazid ou Issam. On dit : « Ils sont tous morts. Quarante-deux personnes ont été tuées hier, soixante-quinze la veille. »

Il y a tellement de tués que je ne sais pas si on est encore vivants. Plus vivants que les tués, je veux dire. Il n'y a pas tant de différence entre les vivants et les tués ici. Je dis « les tués » parce que ça a de l'importance. Mourir tué n'est pas la même chose que mourir d'une maladie ou d'un accident. Mon père a dit : « Les attaques sont délibérées et systématiques. »

Quand la guerre a commencé, j'avais faim tout le temps. J'avais peur aussi, mais pas tellement. Ma faim était plus grande que ma peur. Je

pensais aux soupes de ma mère. Je pensais aux fattets, au houmous qu'elle me donnait comme collation, avant. J'ouvrais les armoires de la cuisine et le frigo cent fois par jour. Elle disait : « Arrête, Eshan, mon cœur, il n'y a rien... » J'attendais que mon père rentre à la maison. C'est lui qui rapportait de la nourriture. Je descendais le guetter dehors. Quand je le voyais arriver les mains vides au bout de la rue, ça me rendait fou. Ça n'est pas arrivé souvent. Il finissait toujours par trouver quelque chose pour nous. Un biscuit aux pistaches ou un petit pain.

Après, la faim a diminué ; la peur a augmenté. Ma mère me forçait à manger du boulgour... mais moi je me rappelais les boulettes des kebbés, au bœuf ou à l'agneau, qu'elle faisait avec le boulgour...

Quand on a faim, la peur diminue. Quand on a peur, on ne ressent pas la faim. C'est l'une ou l'autre, en fait. La tête ne peut pas penser aux deux simultanément.

On dirait que tout a explosé. La route. Les édifices. Les nuages. C'est bizarre ; je vois des taches et des formes, mais il n'y a pas de contour. C'est peut-être ma vue qui a baissé. À cause du manque de nourriture. Ou ma tête qui ne comprend plus rien.

On aperçoit des rues, des arbres, des maisons, des camions. C'est un collage de n'importe quoi, comme mes souvenirs.

Les odeurs ne partent pas. Je peux arrêter ma parole. Je peux arrêter de voir, de toucher, de manger et même de prier. Mais les odeurs se glissent entre les miettes de vie et les souvenirs. J'ai bu du jus d'orange. Je n'avais pas soif. L'odeur de l'orange m'a fait penser à mon père. Le moment où il a donné le carton de jus à Akram. Les odeurs recollent les choses, même si on refuse.

Je jouais tout le temps au foot avec Khaled avant. Akim nous montrait des jeux de pieds. Après, on allait à l'épicerie. On achetait des loukoums.

Un jour, Khaled a échappé le ballon, qui a roulé dans la rue. Un camion l'a fait éclater. On n'a pas eu de ballon pendant une éternité. On ne savait pas quoi faire pour s'amuser. On allait au parc pour jouer dans les balançoires. On construisait des routes dans le sable. On s'ennuyait vraiment, en fait. Jusqu'à ce qu'Akim arrive avec un ballon pour nous. Khaled a dit : « Mon frère l'a volé à son école. »

La famille de Khaled a disparu. Une roquette a fait exploser leur maison. Il y a seulement Akim pour se souvenir d'eux. Il est parti sur la route après l'enterrement. Mon père a dit qu'il avait rejoint l'armée des justes.

Khaled a été tué. Peut-être qu'il a été écrasé par les murs de son appartement. Des fois je me dis qu'il n'était peut-être pas chez lui. Peut-être qu'il se cache quelque part, avec d'autres membres de sa famille.

Je ne me rappelle plus j'avais quel âge. Il y avait du soleil sur le toit de la terrasse. C'était l'anniversaire de ma mère. Ses cheveux brillaient. Elle m'a regardé. Elle a fait un vœu. Elle a soufflé les bougies. Grand-mère Khadija m'a servi une part de gâteau. Un paon a crié. Un coup de vent a soulevé la nappe et fait tomber un verre de vin. Grand-mère a poussé un cri. Elle a versé du sel sur la tache rouge. Ma mère a dit : « C'est du bonheur, ça. C'est le signe du bonheur. »

Un peu plus loin, nous sommes arrivés à un autre *check point*. Trois autres cars étaient déjà immobilisés. Il ne se passait rien. Le chauffeur a éteint le moteur. La chaleur s'est infiltrée à l'intérieur. Des militaires faisaient les cent pas devant les véhicules sans lâcher leurs mitraillettes. Peter a dit : « *I don't like that.* » Nous pensions avoir quitté le territoire occupé par l'armée.

Après une trentaine de minutes, des militaires sont sortis d'un poste de garde et sont montés dans les cars pour trier les passagers. Nous ne comprenions pas comment ils choisissaient ceux et celles qui devaient descendre.

Des femmes avec des enfants se tenant par la main, des personnes âgées, des familles entières ont dû aller dans un autre car qui stationnait plus loin et semblait déjà plein. Nous n'étions plus qu'une douzaine de personnes à bord.

Comme notre chauffeur remettait le moteur en marche, une violente explosion s'est produite. L'autocar dans lequel venaient de monter les passagers expulsés s'est embrasé. Une autre explosion nous a fait sursauter. J'ai bouché les oreilles de mon frère avec mes mains pour étouffer les cris de ceux qui connaissaient des passagers de l'autre car.

Peter et Akram se sont levés pour aller voir. Le chauffeur a refusé de les laisser sortir. Ils lui ont montré leurs cartes de Casques blancs, mais il n'a

pas ouvert la portière. D'autres personnes s'étaient amassées à l'avant pour essayer de sortir. Akram avait le visage fermé. Peter s'est mis à filmer avec son téléphone caché dans sa veste.

Des militaires armés de mitraillettes regardaient brûler l'autocar avec des visages impassibles. Des gardes ont fait signe à notre chauffeur d'aller se garer un peu plus loin. Deux autres autocars nous ont suivis. Des véhicules de l'armée sont arrivés en trombe. Un jeune militaire est monté à bord et nous a dit que nous ne pouvions pas descendre, qu'il fallait attendre l'ordre de l'armée pour poursuivre la route. Peter a murmuré : « *Maybe the people in the other bus were related to the rebels, or to ISIS...* »

Au bout de trois heures, des militaires sont arrivés avec des bouteilles d'eau à distribuer. La chaleur était suffocante. Ils nous ont aussi donné du chocolat tout en filmant l'opération « humanitaire ». J'ai bu de l'eau et j'en ai donné à Eshan. J'ai pris deux comprimés d'ibuprofène. J'avais mal à la tête. On nous empêchait d'aller aux toilettes.

Vers quinze heures, on nous a enfin laissés repartir. L'image du bus en flammes a remplacé celle de mes parents me disant au revoir. Akram leur a envoyé un message pour leur dire que nous allions bien, au cas où ils entendraient parler du bus incendié. Mon père a répondu : « الله معكن. » Que Dieu vous accompagne.

Nous semblions avoir cette fois-ci atteint la zone occupée par les résistants. Il n'y avait plus de militaires. Le chauffeur s'est arrêté à l'orée d'un terrain vague pour que nous puissions aller nous soulager derrière les arbres et dans un fossé. La ville s'était transformée en un vaste pays menaçant.

Peu après, nous avons lentement poursuivi notre route pour sortir d'Alep. Il y avait des combattants armés un peu partout, des tanks, des camions, des barricades, mais personne ne nous a arrêtés.

Nous avons fini par nous éloigner un peu de la ville. Nous avons pris la direction d'Azaz par l'autoroute. Nous avons vu des maisons basses intactes, une mosquée, des stations-service. Akram a dit à Peter que l'État islamique tentait de prendre possession de cette partie du pays, ce qui compliquait la situation. Rapidement, nous avons bifurqué vers l'ouest pour éviter le *check point* d'Azaz. Le chauffeur nous a dit qu'il allait essayer de contourner ce passage qui menait tout droit à un poste frontalier fermé. Il fallait trouver un autre point d'entrée en Turquie.

Nous avons atteint la frontière nord, dans une région montagneuse, en fin d'après-midi. Nous avons donc mis neuf heures à parcourir soixante-dix kilomètres. Nous sommes descendus du car avec nos bagages. Une clôture de fils de fer et de barbelés avait été érigée le long de la frontière. Une foule s'était massée devant le poste frontalier. Il y avait des bousculades. Des gardes nous tenaient en joue et repoussaient violemment les gens qui essayaient de passer en grimpant aux clôtures. Des mains tendaient des passeports, des papiers.

Nous savions que la Turquie avait resserré ses frontières mais, maintenant, elles semblaient carrément closes.

J'ai rêvé d'une guerre. Dans ce rêve, un autocar explosait. Des gens brûlaient. Je n'avais pas peur. Je n'étais pas brave non plus. Je n'avais ni faim ni soif. Je n'avais pas mal. C'était un rêve au fond de l'eau. Il n'y avait pas de bruit. Juste le calme. Juste l'eau qui nous avait engloutis. Je retenais mon souffle. Le réflexe de respiration a été le plus fort. J'ai inspiré ; je ne me suis pas noyé. Mes poumons avaient des branchies. Je me sentais bien sous l'eau. Le visage d'Assia était bleuâtre. Nos gestes étaient au ralenti. La voix d'Akram était brouillée. Peter prenait des photos. Je me suis demandé si son appareil était à l'épreuve de l'eau.

Le car s'est mis à accélérer. C'est comme ça qu'on est ressortis de l'eau. Mon rêve s'est terminé. J'ai regardé le paysage et l'autoroute : pas de traces de pluie, d'inondation, rien. J'ai rêvé d'une guerre où on brûlait les gens. J'ai rêvé d'une guerre. J'ai rêvé.

Nous sommes bloqués depuis quatre jours à la frontière en compagnie d'autres réfugiés, des familles, des personnes âgées, des enfants. Autour de nous règnent la désolation, la faim et la fatigue. Sentiment d'irréalité. Les bombardements ne nous menacent pas. Ce sont la faim, la soif et l'épuisement qui nous mettent en danger.

Le lendemain de notre arrivée, les autorités ont utilisé des canons à eau pour disperser la foule. Nous nous sommes repliés vers l'arrière et nous nous sommes assis dans un champ en compagnie d'autres demandeurs d'asile. Peter et Akram ont allumé un petit feu et déployé les tentes. Nous avons mangé du pain et du fromage.

Peter a tenté d'apprendre ce qui se passait ici. Il est revenu avec des informations parcellaires. Des gens attendaient ici depuis des jours, et des passeurs demandaient de l'argent pour magouiller une entrée illégale en Turquie, le plus souvent de nuit et par des sentiers difficiles dissimulés dans les collines.

« *We must be careful* », a-t-il ajouté. Il avait appris que des organisations criminelles s'emparaient parfois de groupes de migrants, les menaçant avec des armes et leur demandant plus d'argent une fois la frontière traversée.

Le découragement s'est abattu sur nous.

La nuit dernière, des coups de feu et des cris nous ont réveillés. Nous sommes restés cachés dans nos tentes jusqu'à l'aube, sans réellement dormir.

Il faut bouger. Il faut choisir une route. Il faut accorder notre confiance aux bons passeurs. C'est peut-être la dernière épreuve avant de pouvoir prendre un avion pour rejoindre nos grands-parents.

Nous sommes dans un engrenage infernal.

OceanofPDF.com

On a le droit de se reposer le soir. Quand le soleil est couché, on peut observer les étoiles. On en voit beaucoup plus qu'en ville. Quand il y a des nuages, je sens tourner la Terre. Assia dit que c'est une illusion à cause du vent qui souffle sur les nuages. Mais je sens qu'on tourne. Ça n'existe pas vraiment, l'immobilité, en fait. Peter pense comme moi. Il se couche avec moi sur le sol pour regarder les étoiles pendant qu'Akram et Assia dorment dans la tente. Il m'a dit ça : « It's nice to feel the Earth moving, isn't it, lad ? »

Au-dessus de nous, le ciel est comme un immense lac très calme. Il n'y a pas de frontière. Autour de nous, il y a autant d'histoires qu'il y a de personnes. Chacun de nous est au milieu de sa propre histoire. Ça fait beaucoup de guerres qui s'accumulent, beaucoup de larmes qui coulent sous les étoiles.

On devrait voyager verticalement. Ce serait plus logique. La seule porte ouverte est le ciel. Mais on ne sait pas voler.

Des passeurs nous conduisent, avec une vingtaine d'autres personnes, vers un poste frontalier moins fréquenté, donc moins bien gardé. Cela fait quatre heures que nous trébuchons sur des pierres et des souches d'arbres, nos chevilles se tordant dans les trous. Nous n'avons pas eu droit à beaucoup de pauses. Les personnes les plus âgées du groupe peinent à nous suivre.

Un peu plus tôt, nous avons aperçu un camp de réfugiés installé de l'autre côté de la frontière, adossé à la clôture de métal surmontée de barbelés. Une marée de tentes blanches, un drapeau du Croissant-Rouge planté au centre. Une ville fabriquée avec de la toile. Des enfants jouaient entre les tentes avec des trottinettes, des ballons. Des gardes armés expulsaient les nouveaux arrivants. Ils les poussaient et les bousculaient, tirant en l'air pour leur faire peur.

Un peu plus loin, les passeurs ont dit : « Il faut attendre la nuit. Les gardes sont moins nombreux la nuit. » On nous a donné une bouteille d'eau chacun et ordonné de nous reposer en silence.

Le jour baisse et, à mesure que change la lumière, je sens monter l'adrénaline avec la fraîcheur. Peut-être que demain matin nous serons de l'autre côté.

je suis assise au bord de la liberté

comme au bord d'un gouffre
je crois à l'existence d'une route
qui se poursuit au-delà de ma peur

OceanofPDF.com

Les dangers de la guerre et les dangers sur la route sont semblables. Les armes changent. Les soldats sont différents, mais la peur est la même. Les gens se taisent de la même façon. Ils s'entraident de la même façon. Les marcheurs se ressemblent tous. Assia, Akram, Peter et moi, on leur ressemble. Même fatigue. Mêmes visages gris. Une seule grande famille.

« La liberté est plus loin que prévu », Assia m'a dit. Ma mère et mon père sont encore chez nous. Ils dorment dans leur lit. Ils s'assoient à notre table. Dans ma chambre, mes livres et mes crayons sont rangés. J'ai fait mon lit avant de partir. Dans la chambre d'Assia, ses flacons de parfum sont alignés sur sa commode. Le vent fait bouger les rideaux. J'ai demandé à Assia si on pouvait rentrer chez nous. Elle a dit qu'il fallait avancer.

Marcher tout le temps ou se cacher tout le temps, ça revient au même. Ce sont les deux faces d'une même médaille. Il n'y a pas d'autre option. En revanche, le ciel et les étoiles sont les mêmes ici ou en Amérique. Ou presque. Quand on allait au Québec pour Noël, mon grand-père me parlait des étoiles et des constellations. Il y a un télescope dans le grenier de sa maison. Peter m'a montré la Grande Ourse : Ursa Major. Grand-père le faisait aussi. Ça veut dire que peut-être on va y arriver. Parce que les étoiles sont les mêmes ici et là-bas.

Quand je vois les choses de cette façon, je suis plus courageux. J'imagine la vie qu'on aura avec mes grands-parents. Au Québec, les maisons ne sont pas détruites. On répare les rues quand elles se brisent. Les enfants vont à l'école. Peut-être qu'on va y arriver. Je me répète ça. On avance.

OceanofPDF.com

Le terrain était accidenté. C'était la nuit noire. Pour gravir les pentes trop abruptes, nous avons attaché bout à bout des hijabs ; nous nous y sommes agrippés et nous avons aidé les autres à monter.

Eshan avait recouvré une sorte d'énergie qui lui venait sans doute de l'espoir de toucher au but du voyage. Peter le prenait sur ses épaules de temps à autre. Akram me tenait par la main. Les passeurs nous avaient ordonné de garder le silence. Quand quelqu'un avait besoin de faire une pause, ils nous accordaient cinq minutes. Mon épuisement se faisait sentir quand nous nous arrêtions. L'angoisse me coupait le souffle. Il fallait arriver avant l'aube, sinon le poste serait de nouveau occupé par des militaires ou des gardes qui pourraient nous tirer dessus.

Un homme âgé est tombé. Nos guides ont dit qu'il fallait continuer, qu'ils repasseraient plus tard. Je ne les ai pas crus. Nous avons poursuivi la route dans une obscurité épaisse.

L'aube s'est levée sur nous comme pour nous dénoncer. Tous les marcheurs avaient des têtes de déterrés, d'assoiffés : des automates animés d'un même mouvement lent et régulier, une mécanique bien huilée. La pensée de la liberté et de la paix m'avait quittée. Je me contentais de suivre le courant qui nous menait ailleurs. Je buvais rarement pour faire durer nos réserves. La soif occupait toute ma pensée.

Nous avons fini par atteindre le poste frontalier. Pas de gardes en vue. Les passeurs nous ont fait signe de traverser les uns derrière les autres. Ils nous ont ordonné de rester silencieux tout en sortant leurs armes. Peter filmait en cachette tout ce qui se passait. Une fois la frontière franchie, nous avons regardé autour de nous. Étions-nous réellement en Turquie ?

OceanofPDF.com

On est assis dans un café. Akram a acheté des bouteilles d'eau et des sandwiches falafels pour nous quatre. Les Mounia ne sont pas tombées en chemin. Elles sont restées dans ma poche.

Les marcheurs se sont dispersés comme des boules sur une table de billard. Ils sont partis dans toutes les directions comme s'ils savaient où aller. Mes grands-parents au Québec en ont une dans leur sous-sol, une table de billard. J'y ai déjà joué avec Assia quand j'étais plus petit. Elle utilisait une baguette. Moi, j'utilisais seulement mes mains. Je demandais à Assia de casser le jeu au début de la partie. J'aimais bien voir les boules se disperser dans tous les sens d'un coup sec.

À une table au fond du café, un homme et ses fils, ou ses neveux, sont assis. Les deux garçons boivent du thé et partagent un sandwich. Ils ont marché comme nous. Ils ont abouti ici, dans ce café, comme nous.

Peter dit : « On ne peut pas aller à l'aéroport. On n'a pas eu de tampon officiel à l'entrée au pays. Les douaniers vont vous refouler ou vous envoyer dans un camp de réfugiés. »

Assia parle à nos parents au téléphone. Akram appelle son père. Ils sont contents, on dirait. Je dis bonjour à maman. Elle fait un grand sourire sur l'écran, mais elle ne dit rien. Elle met ses mains sur son cœur comme si elle me serrait contre elle.

OceanofPDF.com

Un taxi nous a déposés devant un petit hôtel. Nous y avons loué une chambre à deux grands lits. Peter et Akram sont sortis pour chercher à manger. Je me suis étendue et je les ai attendus en regardant le plafond, Eshan allongé à mes côtés.

Ils nous ont réveillés quand ils sont arrivés avec des shish taouks et des bouteilles d'eau. Nous avons mangé sans parler. Peter a sorti de son sac quatre baklavas aux pistaches, coulants de miel et parfumés à l'eau de rose. Eshan a mangé avec appétit. Après, nous avons pris chacun une douche.

Nous avons ensuite téléphoné à l'ambassade du Canada à Ankara pour expliquer notre situation. Sans passeports valides et surtout sans la présence des gardiens légaux d'Eshan, il serait impossible de nous octroyer une entrée spéciale au Canada. Eshan risquait d'être pris en charge par les autorités turques en tant que mineur non accompagné.

Quant à Akram, avec son passeport syrien, périmé lui aussi, pas question de l'accueillir sans enquête. Il serait refusé immédiatement. On nous a indiqué des sites Internet pour mettre en branle des procédures d'immigration qui prennent des mois.

Découragés, nous avons discuté de la situation tout le reste de l'après-midi. Nous en sommes venus à la conclusion qu'il serait peut-être plus facile d'obtenir de l'aide du Canada à partir de l'Europe. Nous avons

exploré l'option la plus évidente : passer par Istanbul pour rejoindre ensuite la frontière terrestre gréco-turque. Mais, sans passeports valides et sans visas, nous serions probablement refoulés là aussi. Il y avait également un risque que les autorités turques nous renvoient en Syrie, ce qui serait la pire des conclusions à ce périple.

C'était un coup de dés. Il faudrait peut-être se résoudre à passer par la mer, la solution la plus dangereuse. Sur la carte, Akram a désigné du doigt la région côtière d'Ayvalık d'où la traversée jusqu'à l'île de Lesbos serait la moins longue. Peter a fait des recherches sur Internet. Il était possible de partir de cet endroit, mais les naufrages nombreux durant la traversée nous faisaient hésiter. Une fois sur l'île grecque, les réfugiés étaient rassemblés dans un camp surchargé.

Nous nous sommes mis au lit de bonne heure, Peter et Akram d'un côté, Eshan et moi de l'autre. Peter a regardé les photos de notre voyage sur son téléphone. Il a appelé ses parents en Angleterre. Je me suis concentrée sur sa voix grave et sur son accent, et cela m'a empli de calme. Il leur a dit qu'il prendrait probablement l'avion dans les prochains jours si tout allait bien. Il a éteint sa lampe de chevet. J'ai fermé mon carnet.

À l'aube, le rire étrange et strident d'un oiseau m'a réveillée. Dans la pénombre, je distinguais le visage de Peter, qui avait lui aussi les yeux ouverts. Nous étions face à face, couchés sur le côté. Nous nous sommes regardés en silence tandis que l'oiseau poursuivait son rire lugubre. Quand il s'est tu, la prière d'un muezzin a commencé. Akram s'est levé pour prier.

Nous avons déjeuné au buffet de l'hôtel vers neuf heures. Des gâteaux, de la confiture, du beurre, des croissants, du thé à la menthe et du café très fort étaient disposés sur des tables. J'ai bu un grand verre de jus de cerise glacé.

Peter avait dessiné la femme et l'enfant au bord de l'autoroute, les militaires, l'autocar en flammes. Nous avons regardé ses dessins en déjeunant. Ses mains maigres et rousselées me fascinaient. Son trait de crayon traçait le pourtour d'une réalité quasi insaisissable autrement que par l'art de la fiction.

Il m'a tendu une feuille. Il m'avait dessinée en train de regarder la scène de l'explosion. Mes mains crispées étaient plaquées sur les oreilles d'Eshan, dont le visage plissé exprimait la terreur.

OceanofPDF.com

C'est sûrement une illusion d'optique. Plus on avance, plus la liberté s'éloigne.

Je me dis ça : je sais nager. À la piscine, je pouvais faire cinq longueurs sans m'arrêter. Par contre, dans la mer, si le bateau coule, il y aura les vagues et l'eau sera glacée. Peut-être que je ne réussirai pas à tenir. Ou alors j'y arriverai, mais pas Assia et Akram, pas Peter. Je pourrais me retrouver seul. Peter a dit à Akram que beaucoup d'enfants arrivent tout seuls en Europe. On les met dans des camps de réfugiés. Ils attendent pour toujours leurs parents qui sont morts dans la mer. Personne ne sait quoi faire d'eux. Ils deviennent des proies pour les trafiquants. J'ai appris par cœur le numéro de téléphone de mes grands-parents au Québec. Je me dis ça aussi : peut-être que je me retrouverai seul, en revanche, j'aurai quelqu'un à appeler.

Assia a dit : « Tout se passera bien. » Peter a dit : « It's going to be okay. » Akram n'a rien dit.

Des fois, quand j'entends prononcer le nom d'Allah, je pense aux résistants. Ils passaient dans la rue en criant que Dieu est grand et en montrant leurs mitraillettes et leurs fusils. Papa m'a dit : « Allah ne devrait jamais être associé à une guerre, même si la guerre est juste. »

Un paysan dans un camion nous a conduits à la ville voisine. Là, nous avons loué une voiture et entrepris notre route vers la mer. Le trajet en voiture, d'une vingtaine d'heures, nous a permis de dormir à tour de rôle. Pour un peu, nous nous serions crus en vacances. La route était belle et nous avons fait quelques haltes pour prendre de l'essence et acheter des sandwiches.

Nous avons allumé la radio pour écouter de la musique. C'était incongru, cette musique, alors que nous nous dirigeons peut-être vers un naufrage. Le paysage variait beaucoup. Nous avons traversé des plaines, des plateaux et des villes. Les minarets des mosquées se détachaient sur le ciel bleu. Nous avons atteint la plage, près d'Ayvalık, à la tombée du jour, après avoir laissé la voiture chez le locateur. Nous y sommes depuis trois jours.

Des dizaines de personnes, dont certaines sont ici depuis une semaine, attendent de faire la traversée. Plusieurs dorment à même le sol. Le soir, des feux de camp s'allument et les hommes reviennent avec des provisions et de l'eau.

Les passeurs semblent avoir déserté cette plage. Des policiers font des rondes. Ils nous disent de rentrer chez nous. Mais ils nous laissent là, dans nos tentes ou sur le sable.

Des journalistes sont venus nous filmer et faire des reportages sur notre malheur. Peter est allé leur parler. Mais ça ne change rien à cette plage humide, bondée d'errants. Nos pensées sont toutes tournées vers l'ouest. Au coucher du soleil, faute de mieux, des gens s'entassent dans des canots pneumatiques pour trois cents euros et partent vers l'île de Lesbos que nous distinguons vaguement au large. On les entend prier avant le départ. Ils s'éloignent ensuite dans un bruit de moteur. De la fumée noire s'en échappe parfois et les passagers se couvrent le nez avec des mouchoirs. Nous ne nous décidons pas à monter dans de telles embarcations. Le temps changeant est traître et plusieurs canots sombrent, emportant leurs passagers qui sont parfois rejetés sur la plage.

Aujourd'hui, j'ai marché dans les rues de la ville avec Akram. C'est un lieu de villégiature, avec des cafés, des restaurants, des hôtels. J'ai presque oublié pendant quelques heures pourquoi nous sommes là. J'ai acquis cette faculté : absorber le moindre instant de joie, le rejouer ensuite indéfiniment dans mon crâne jusqu'à en faire un moment de vie aussi bon et valable que si je l'avais vécu dans des circonstances ordinaires. Akram n'atteint jamais cette légèreté. Il parle de moins en moins, comme s'il regrettait d'être parti. Quand je parle de l'avenir, son visage s'assombrit. Il n'y croit pas, dirait-on, et ça me donne envie de le secouer.

Dans un marché, il m'a offert une labradorite montée en pendentif. Quand je la regarde, on dirait une forêt profonde. Nous avons aussi acheté de l'eau et du pain, du houmous, des olives et des figues.

Un entrepôt, au port, est consacré à l'aide aux migrants. Des volontaires y distribuent des chaussures, des vêtements, des foulards, des sacs à dos pour ceux qui arrivent ici les mains vides, sans manteaux ni vêtements de rechange, parfois même les pieds nus. Le monde ne nous ignore pas complètement.

Comme nous nous rapprochions de la plage, j'ai cru pendant une seconde qu'un naufrage avait eu lieu. Le sable, les tentes, les gens, les détritiques, tout semblait pêle-mêle. Un coup de vent m'a fouetté le visage. J'ai goûté le sel sur mes lèvres.

Les nuits sont froides et l'humidité s'infiltré dans nos vêtements et nos couvertures.

Peter, assis près du feu, dessine ce qu'il voit. Des femmes emmitouflées dans des couvertures avec leur bébé serré contre elles. Des gamins jouant au foot. Des gens s'entassant dans des canots pneumatiques. Les vieillards recroquevillés sur de simples matelas. Dans une zone de la plage, des toiles ont été tendues sur des piquets pour ceux qui n'ont pas de tentes. Il n'y a ni eau courante ni latrines. Les femmes vont dans les buissons ou sur les rochers ; les hommes vont dans la mer.

Je suis fatiguée. Étendue avec Eshan dans la tente, j'écoute les sons du camp de fortune tout en écrivant dans mon carnet. Je distingue le bruit de la mer à travers la rumeur.

Tout à l'heure, Akram nous rejoindra et se placera contre mon dos pour m'enlacer. Je sentirai qu'il a envie de moi tout comme j'ai envie de lui. Je m'endormirai au bord du plaisir.

J'aime l'expression « en revanche ». Dans la guerre, c'est l'expression la plus appropriée. C'est le trait d'union entre les extrêmes. J'ai faim, en revanche je n'ai pas peur. La mer peut nous noyer, en revanche elle peut nous libérer. Le voyage est difficile, en revanche peut-être qu'on arrivera bientôt au Québec.

Si on restait ici très longtemps, jusqu'à l'hiver par exemple, il n'y aurait plus de « en revanche ». Rien ne rachèterait les difficultés qu'on aurait traversées.

Si j'imagine qu'on se noie dans la mer, il reste seulement la mort. Rien pour compenser. Si mon père et ma mère ne viennent jamais nous rejoindre, il n'y aura pas de compensation non plus. Pas de « par contre », pas de « cependant », rien.

Quand ces pensées arrivent, je m'étends sur le dos. Je laisse la Terre tourner. Les Mounia dans ma poche font comme moi. Il n'y a rien d'autre à faire.

La garde nationale a dispersé le camp. Des hommes en uniforme ont piétiné les feux et renversé les tentes. Ils ont lâché des chiens sur nous en hurlant dans des porte-voix. Nous avons ramassé nos affaires en vitesse et couru avec le troupeau.

Peter nous a retenus. Il nous a dit de rester à l'arrière pour avoir une chance de fuite. Il avait raison. Des gens ont reçu des coups de matraque et des coups de pied. Un homme âgé s'est affalé de tout son long. Akram et Peter nous ont entraînés vers un bouquet d'arbres, où nous nous sommes cachés.

Le calme revenu, nous sommes retournés sur la plage désertée. Partout des monceaux de détritrus malodorants, des vêtements oubliés, des toiles battant au vent et des mouettes picorant les restes, reprenant les lieux d'office, comme des vautours grugeant une carcasse d'animal en décomposition.

Petit à petit, d'autres personnes sont revenues aussi. Elles ont chassé les mouettes, fouillé dans les débris pour s'emparer d'une paire de chaussures, d'un sac, d'une couverture qui ne serviront plus à leur propriétaire. Nous ne sommes pas plus de cinquante, selon Peter. Il n'arrive pas à communiquer avec son journal. Les piles de nos appareils sont à plat.

Je me demande si nous avançons ou si nous reculons, si ce surplace est en quelque sorte la seule façon d'avancer ou si le fait de rester sur cette plage nous retarde. Qu'on nous désigne comme « réfugiés » ou comme « migrants », ces termes ne sont pas les bons. Peu importe d'où nous arrivons, nous ne trouvons refuge nulle part et nous ne sommes pas en train de migrer. Nous imaginons une route qui n'est tracée dans aucun atlas. En pensée, je refais le trajet à rebours jusqu'à chez nous. Je rentre dans la ville. Je marche jusqu'à notre immeuble. Je monte à notre appartement. Je trouve ma mère alitée, une serviette froide sur le front. Mon père, assis à table, boit un café, son veston couvert de poussière, sa canne suspendue au dossier d'une chaise. Je repense au vacarme des bombardements et à l'odeur de chlore. Nous ne pouvons pas rebrousser chemin,

nous suivons une route ancestrale
la route interminable des exilés
nos bagages sont légers, nos pas silencieux
la terre piétinée, durcie
ne garde pas nos empreintes

La nuit, je ne m'endors pas tout de suite. Je profite de la pause. Ici, il n'y a pas d'attaques nocturnes.

Je fais semblant que je suis dans ma chambre, chez nous. Il n'y a pas eu la guerre. J'ai joué dehors avec Khaled pendant la journée. Un plat d'agneau aux olives est en train de cuire. Assia lit dans sa chambre, à côté de la mienne. Mon père fume un cigare sur la terrasse avec ma mère. Ils discutent tranquillement. Pour des millions d'enfants sur la terre, ce rêve est la réalité. Pour des millions d'autres, ce rêve est impossible.

Assia est certaine qu'on arrivera à retrouver une vie normale. Elle parle de route et de destination même quand on est arrêtés. Elle me raconte une belle histoire pour m'endormir, pour que je reste courageux. Je fais semblant d'y croire. Je n'écoute pas tellement ses mots, en fait. Juste, je me concentre sur sa voix qui empêche mes pensées de dérailler comme un train. Pendant qu'elle me parle, elle aussi reste sur les rails. Ça nous fait une journée de plus sans catastrophe.

Une vingtaine de personnes sont montées à bord d'un vieux rafiot, s'entassant dans la cale, puis sur le pont. Le nombre de gilets de sauvetage distribués était insuffisant. Le passeur a mis en marche le moteur.

L'embarcation semblait faire du surplace. Elle prenait les vagues de côté et oscillait dangereusement. Au bout d'une vingtaine de minutes, le bateau a atteint le large. Nous avons compris que quelque chose clochait à ce moment-là. Des cris très faibles nous parvenaient. J'ai d'abord cru qu'il s'agissait de mouettes. Mais l'embarcation s'est mise à s'enfoncer. Les gens sur la plage ont commencé à réagir, à courir vers l'eau. Une femme s'est mise à crier que son frère était à bord, une autre, que son oncle ne savait pas nager. En quelques minutes, le bateau avait disparu.

Des personnes – parmi celles qui avaient reçu des gilets de sauvetage – ont réussi à nager pour rejoindre la plage. Un homme serrait contre lui son petit garçon noyé. Akram et Peter ont tenté de le réanimer, en vain. Le père s'est effondré, des gens l'ont entouré et l'ont emmené plus loin avec le corps du petit.

La mer a tout avalé. Il n'y avait plus de bateau en vue. Plus personne ne nageait vers la plage. Les gens sur la rive, après avoir scruté longuement les vagues, ont regagné leur campement.

Le silence s'est fait. Akram est venu se blottir contre Eshan et moi. Peter n'a pas dessiné. Il n'a pas écrit. Il s'est assis devant notre feu éteint et il a baissé la tête.

OceanofPDF.com

Les Mounia n'ont pas vu les gens qui se noyaient. Elles sont restées dans ma poche. Elles ont entendu crier sur la plage. J'ai fermé les yeux. J'ai entendu moi aussi. J'ai imaginé le bateau qui s'enfonçait, les têtes des gens dans les vagues. Elles disparaissaient les unes après les autres. Assia me gardait contre elle. Nous étions assis devant notre tente démontée. J'ai entendu Peter et Akram se lever et courir vers la mer.

On avait failli monter dans ce bateau. On avait ramassé toutes nos affaires. On était dans la queue comme les autres pour monter à bord. Je me disais Enfin. Enfin on va arrêter d'avoir froid.

Peter et Akram, à la dernière minute, ont refusé qu'on embarque. Ils ont dit : « La coque est en mauvais état. Il y a trop de personnes pour tenir dans le bateau. » Assia a dit qu'elle avait peur elle aussi. Moi, je voulais partir quand même. Akram a réussi à récupérer notre argent en criant très fort.

Je les vois, les visages des noyés. Ils ont les yeux fixes et la bouche entrouverte. Ils sont blancs comme des poissons.

Je compte jusqu'à mille. Ensuite ils n'auront plus froid.

Chaque nuit nous laisse de plus en plus fatigués. Nous sommes las et taciturnes. Le pâle soleil d'octobre ne parvient pas toujours à sécher nos couvertures. Nos tentes sont étanches, heureusement, nos sacs de couchage sont chauds. Nous avons de la chance. Eshan tousse un peu. Il a la gorge rouge et refuse de manger, mais nous sommes loin du dénuement des autres migrants. Peter voudrait nous offrir une nuit ou deux à l'hôtel, mais Akram refuse qu'il paie pour nous. Presque toutes nos économies sont parties avec les passeurs à la frontière.

Des habitants de la ville nous apportent de temps en temps de l'eau, de petites boîtes avec un dîner dedans : des sandwiches, des raisins. Peter a acheté du chocolat, du café instantané, du jus d'orange et des figues, des pains pitas.

J'écris dans mon petit cahier. Je ne laisse de blanc nulle part. Je le range dans un sac hermétique, avec les médicaments, nos papiers et un peu d'argent. Akram a apporté des fioles de pénicilline, mais il hésite à les donner à Eshan tout de suite. Mon frère pourrait en avoir un besoin plus criant plus tard. Il boit du jus d'orange ou de cerise.

Hier soir, Peter s'est occupé d'Eshan et l'a enveloppé dans une couverture, près du feu. Tacitement, c'était pour qu'Akram et moi puissions nous retrouver seuls.

Nous avons fait l'amour tout habillés, presque sans bouger, lui derrière moi. Je mordais son bras pour ne pas crier.

Quand nous sommes ressortis de la tente, Peter ne nous a pas regardés tout de suite. Il s'est contenté de fourrager dans le feu et de laisser le malaise se dissiper.

Dans le campement, on entend des pleurs étouffés. Des gens se querellent. Des enfants affamés pleurent sans discontinuer. La rumeur du lieu ressemble à la rumeur de notre ville après une attaque. L'odeur des détritrus, du poisson mort, de la sueur imprègne tout.

Peter arpente la plage plusieurs fois par jour et essaie de remarquer les personnes les plus démunies. Quand la nuit tombe et que les gens sont enfermés dans leur tente ou installés en silence devant un petit feu, il fait une ronde et distribue des morceaux de pain. Akram et lui soignent des blessures superficielles.

Nous ne tiendrons pas ainsi très longtemps. Nous arrivons au bout de nos ressources et, autour de nous, les gens commencent à rebrousser chemin, abandonnant carrément l'idée de partir, ou alors ils tentent de poursuivre à pied leur route vers nulle part. D'autres décident de s'installer dans le pays de façon illégale. Ils partent chercher du travail. Le plus souvent, ils mettent la main sur un canot pneumatique et le surchargent. J'ai dans le ventre un chagrin qui menace d'éclater, mais je le tiens en laisse.

Le ciel, quand le soleil descend, nous offre des couleurs extraordinaires. Le monde est fait de sable et d'eau pour nous, en ce moment. Nos repères sont les visages aimés auxquels nous sourions pour les rassurer.

Chaque nuit constitue la traversée d'un désert intime et désespéré.

On nous a menés au bateau en canots pneumatiques. Il est rongé par la rouille. Il a l'air solide, en revanche. On porte nos gilets de sauvetage. Maintenant, c'est à notre tour. C'est nous dans le bateau, assis sur le pont avec nos sacs. J'ai déjà le mal de mer. Peter m'a dit que ça se calmera une fois en route. « Breathe, my lad, breathe, and look at the horizon. »

De l'autre côté de la mer, il y a une île. C'est notre point d'arrivée. Mon cœur bat vite, comme lorsqu'on décolle en avion.

Les derniers passagers montent à bord. Le capitaine met le moteur en marche après quelques tentatives ratées. Ça prend plusieurs minutes avant qu'on commence à avancer.

Akram reste debout. Ma Mounia est dans ma poche avec la Mounia d'Assia. Le bateau est minuscule par rapport aux vagues. Et nous on est encore plus petits.

Traversée. La mer est agitée. Chaque vague qui frappe la coque du bateau coupe un peu plus les liens pour moi, pour tous j'imagine, bat la mesure de notre fuite, martèle l'urgence de partir, met fin à une époque.

Les embruns mouillent les cheveux bouclés d'Akram, sa barbe, son écharpe verte, et il se tient droit et tendu, plein de volonté, comme si notre survie dépendait de lui et de sa vigilance. Cette image s'imprime en moi avec une incroyable netteté ; c'est la figure de proue de notre voyage insensé. Je la revois dès que je ferme les yeux.

Au bout d'un moment, on dirait que nous faisons du surplace. L'eau commence à s'infiltrer dans le bateau. Les vagues qui nous secouent sont fortes. Eshan vomit. Je pense Avec nos gilets de sauvetage, nous pourrions flotter si le bateau chavire, nous nagerons, je ne lâcherai pas la main d'Eshan.

Pendant deux heures, nous écopons. Le moteur tient le coup, mais il manque de puissance. Il dégage une fumée noire. Nous apercevons le rivage. L'eau monte de plus en plus dans le bateau. Des personnes essaient de le vider avec une pompe. Je vomis à mon tour. Une femme enceinte pleure en se tenant le ventre. Elle n'a pas de gilet de sauvetage. Le bruit des vagues et du moteur est assourdissant. Personne ne parle. Nous nous tenons au rebord du bateau, près des nôtres. Tout s'accélère.

Le bateau commence à sombrer. Le moteur se tait dans une odeur de diésel. Akram dit : « Il faut sauter ! » Peter crie : « *Let's stay close to one another ! Beware of those who can't swim !* »

La température de l'eau me coupe le souffle. Je m'enfonce complètement. Je refais surface grâce à mon gilet. Eshan s'agrippe à moi.

Peter nous rattrape. Nous nageons vers Akram. Nous le rejoignons. Nous amorçons notre lente progression vers la plage.

Les gens se noient autour de nous... Ils geignent faiblement puis deviennent silencieux quand ils capitulent et s'enfoncent...

Le rivage semble à des kilomètres...

Akram s'éloigne...

Je crie son nom... J'avale de l'eau...

Peter hurle : « Akram ! »

Entre deux vagues, je le vois nager vers la femme enceinte... Elle s'accroche à un débris...

Plusieurs grosses vagues le cachent à ma vue...

Je l'aperçois enfin... Il a rejoint la femme enceinte...

Il lève le pouce en l'air vers moi...

Je le perds de vue encore une fois, m'enfonce, remonte...

Le revoilà ! Il essaie de garder la femme à la surface...

Ils disparaissent...

Cette fois, je ne les trouve plus...

Je ne trouve plus Akram...

Les vagues nous malmènent. Peter tient ma main et nous entraîne avec lui, Eshan et moi, toujours agrippés l'un à l'autre.

Je tente de maintenir la tête de mon frère hors de l'eau, mais il boit la tasse. J'ai froid. Je ne le sens plus contre moi. Nous profitons des vagues pour nous propulser vers le rivage.

Je me bats de toutes mes forces. Mon cœur va exploser. Cela dure une éternité.

On approche enfin de la plage. Les vagues deviennent plus violentes. Je perds la main de Peter. Je tourbillonne dans l'eau. Eshan et moi heurtons durement le fond. L'eau ne m'arrive plus qu'à la poitrine.

J'ai pris pied.

Nous finissons par atteindre la grève.

Quelqu'un nous tend des couvertures métalliques. Nous nous effondrons. Nous restons blottis ainsi. Mes dents claquent. J'ai une envie folle d'uriner, mais je ne sais pas où aller. Je scrute la plage et l'eau ; aucune trace d'Akram ni de Peter.

OceanofPDF.com

Le ciel était nuageux quand on est montés sur le bateau. En revanche, le vent a chassé les nuages pendant la traversée. Le soleil s'est mis à briller. Il brillait mais sans nous réchauffer. Il rebondissait sur l'eau.

La mer est un champ de bataille. Les vagues attaquent. La mort choisit ceux qui vont mourir. Les autres continuent à se battre.

La mer, c'est le froid et c'est la mort. Assia est comme une statue de sel. Ses mains sont froides. Ses bras sont froids. On dirait une Mounia. Elle ne bouge pas plus qu'une Mounia.

La mer est un cauchemar en accéléré. On monte sur un bateau on trouve une place sur le pont. On ferme les yeux on les ouvre on est en mer. On ferme les yeux on les ouvre les vagues surgissent. On ferme les yeux on les ouvre on est dans l'eau. On ferme les yeux on les ouvre on est sur la plage. On ferme les yeux on les ouvre Akram a disparu.

Je conduis mon frère au point de distribution de l'eau. Je lui dis de se reposer pendant que je fais la file. Tout le monde se pousse. Plus rien ne compte. Seulement cette soif plus forte que le froid et la pression irrépressible dans ma vessie. Je me fiche de ceux qui me tirent en arrière pour avoir accès au camion plus rapidement. Je ne bouge pas. Je garde mon rang. Eshan a soif. Je dois trouver de l'eau. Je mords un bras qui m'a heurté la tête. Je tends les deux mains pour saisir la bouteille qui m'est destinée. Quelqu'un me l'arrache des mains. Ma vessie cède. Je m'empare de deux bouteilles. Je vais m'accroupir à côté du camion. Je pleure sans pouvoir m'arrêter.

Je rejoins Eshan. Nous buvons une bouteille. Je garde l'autre pour Peter et Akram. Je scrute les vagues.

Le jour baisse. La plage de galets est recouverte de gilets de sauvetage multicolores. Un banc de gilets abandonnés par les survivants des dernières semaines. Nous ne pouvons nous étendre confortablement nulle part. J'essaie de distinguer Peter et Akram parmi les gens qui bougent au bord de l'eau. Je voudrais les faire apparaître comme par magie au milieu des inconnus. Je me couche sur le sol inégal. Eshan s'endort contre moi.

Un peu plus tard, une main se pose sur ma tête. C'est Peter. Défait. Trempé. Lui aussi enveloppé dans une couverture métallique. Il s'assoit à

mes côtés. Je me blottis contre lui avec Eshan pour trouver un peu de chaleur.

Il a réussi à garder son sac à dos et le mien, mais la tente a coulé.

OceanofPDF.com

Peter a allumé un feu. J'ai trop chaud. Mais je claqué des dents. Assia dit qu'Akram est allé aider une femme enceinte. Je ne sais pas de quoi elle parle. Il n'est pas avec nous. J'essaie de ne pas imaginer son visage en train de s'enfoncer dans les vagues. « Quand il reviendra, on pourra ramasser nos choses. On marchera jusqu'au camp pour les réfugiés », elle ajoute.

Les Mounia ont tenu le coup. Elles sentent la mer et la laine mouillée.

Peter souffle sur le feu et y ajoute des brindilles.

Ensuite, il part chercher Akram. Assia écrit dans son carnet. Son sac hermétique n'a pas pris l'eau.

Les noyés de la mer ont des visages anonymes. Ils flottent dans l'eau comme des fantômes.

Parmi eux il y a le visage d'Akram.

Nous dormons sur le sable et les galets.

Des canots pneumatiques chargés de réfugiés arrivent plusieurs fois par jour.

Sitôt remis, les rescapés reprennent la route. Ils partent s'installer dans le camp d'accueil, un peu plus haut.

Je reste ici. J'attends Akram.

Devant mes yeux, dans mon esprit : la mer. Je suis à la fois dans l'eau et sur la plage. Je vois Akram disparaître en boucle. Est-ce bien lui que j'ai vu s'enfoncer entre deux grosses vagues ?

Contre moi, Eshan, affaibli.

À mes côtés, Peter, dans le vide laissé par Akram. Il veut louer une chambre d'hôtel pour nous. Pas tout de suite. Il faut attendre Akram. Si nous partons et qu'il arrive, il ne saura pas où nous trouver.

Je perds mes mots à mesure que mon espoir s'amenuise.

Les goélands essaient de nous voler les miettes que nous mangeons. Ils devraient changer de plage. Ici, c'est la défaite. Il n'y a rien à gagner, pas de trésor, pas de récolte. Avant la guerre, on allait à la plage en famille. Je courais après les goélands pour les faire fuir. S'ils s'approchaient maintenant pour me voler un bout de pain, je les laisserais faire.

Les rescapés s'abritent sous des couvertures en aluminium. Si je plisse les yeux, on dirait que c'est un ciel qui s'est échoué sur la plage. Un ciel de vitre en morceaux.

Dans le sac à dos d'Assia, il y a quatre petits carnets. « Un pour chaque année de guerre traversée », elle m'a dit. Il y a aussi trois stylos noirs, un porte-mine et une gomme à effacer. Elle porte le pendentif qu'Akram lui a donné. Elle a mis ses deux bracelets en or et le jonc de grand-mère Khadija. Elle a coiffé ses cheveux en un gros chignon sur le dessus de sa tête. Je la trouve belle, même si elle pleure.

Dans mon sac, tout est mouillé. J'avais un livre. J'avais un cahier et des crayons. J'avais des vêtements aussi. Tout est détrempé. Peter a mis mes affaires à sécher, mais l'air est trop humide. Je porte deux chandails de laine qu'il m'a prêtés et des pantalons d'Assia. Il s'est acheté un téléphone jetable. Il a essayé d'appeler mes parents. Les lignes sont coupées.

Ce matin, il a dit : « We have to go. Eshan is sick. »

Un homme amputé des deux jambes, une femme et deux petites filles sont installés à côté de nous. Ils n'étaient pas dans notre bateau. Les petites filles me suivent des yeux.

Les passeurs n'ont pas voulu emporter le fauteuil roulant de leur père parce qu'il aurait pris trop de place dans le canot. C'est ça que la mère des petites filles nous a dit.

L'homme aux jambes coupées regarde la mer. Sa femme porte le tchador. Tous les quatre restent autour de leur feu. Les petites filles toussent. Peter leur a donné de l'eau et du pain.

Assia a répondu à Peter : « Go. Va-t'en. Emmène Eshan. Je vais attendre Akram encore un peu. I'll wait. I can't go. »

Quand les camions de l'armée sont arrivés, j'étais avec Khaled au parc. Il m'a dit : « Regarde, les soldats ! » Au même moment, un nuage est passé devant le soleil. On a compté cinquante-quatre véhicules. Des camions à bâche. Des tanks. Des jeeps. Des autos. Les soldats regardaient autour d'eux comme si on allait les attaquer.

Le dernier véhicule est passé. Khaled a ramassé son ballon. On n'avait plus trop envie de jouer. On est rentrés chez nous.

Sinon, c'était un samedi matin comme les autres. Les femmes sont sorties dans la rue avec leurs paniers et leurs sacs. Elles sont allées au marché. Ma mère a dit qu'elle allait acheter des baklavas aux amandes. Assia a continué de dormir dans sa chambre. Peut-être qu'elle n'avait pas vu passer les soldats. Je suis ressorti de l'appartement. Je suis allé chercher Khaled. Je l'ai convaincu de continuer la partie. On a joué au foot avec Akim.

Assia
celle qui soigne
arrive au bout de ses forces

Eshan est assis à côté de moi et me caresse le bras. Peter me regarde avec intensité et tristesse.

Peut-être Akram a-t-il été retrouvé vivant ? Peut-être est-il incapable de se déplacer ? Peut-être l'a-t-on emmené au camp de réfugiés pour qu'il y soit soigné ? Je n'arrive pas à m'arracher à cette plage sans lui. Il le faudra bien.

On a rejoint le camp de réfugiés pour voir si Akram y est. Peter dit que c'est un chaos complet, qu'il y a trop de monde pour l'espace disponible. Le camp s'appelle Mória. Ce nom ressemble au mot « mort ».

Des gens ont monté leurs tentes sous des arbres, le long des clôtures métalliques. Le camp est divisé en ruelles étroites. J'ai peur de me perdre. Une balançoire pour les enfants est accrochée à la branche d'un arbre. Les blocs sanitaires empestent l'urine. Le sol est recouvert de toutes sortes de choses : des bouteilles vides, des sacs de plastique troués, des chaussures perdues... Il n'y a pas d'eau chaude pour se laver.

Il y a beaucoup de malades qui toussent. Ils restent étendus sans bouger.

On a déroulé nos tapis dans une sorte d'abri sans porte avec un toit en tôle rouillée.

Assia s'est roulée en boule sur son matelas.

Avec Peter, on a allumé un feu. On a aussi trouvé de l'eau potable.

Peter cherche Akram dans le camp, même s'il ne croit pas l'y retrouver.

Depuis deux jours, il cherche...

Chaque fois il rentre bredouille, atterré par la misère qu'il a vue : des personnes malades, alitées, des bénévoles tentant de leur donner les premiers soins sans matériel adéquat, des enfants atteints de la varicelle, sans médicaments pour les soulager, et, un peu partout, des personnes couchées, immobiles, comme mortes...

Chaque fois qu'il revient bredouille, je perds à nouveau Akram.

Il n'y a pas de différence entre moi et les personnes couchées dans ce camp de misère, prostrées... Je fais partie d'un petit peuple de revenants hantés par la disparition de ceux qu'ils aiment.

J'ignorais que le deuil est une foudroyante paralysie.

J'ai trouvé un endroit d'où on peut voir la mer au-dessus des arbres. C'est par là qu'on est venus. Akram est sous cette eau bleue, je pense. De l'autre côté de cette eau bleue, il y a la plage où tout le monde était encore vivant. La route qui aboutit à cette plage peut être remontée jusqu'à la frontière. De l'autre côté de la frontière, c'est chez moi. Les routes de mon pays. Il y a celles qui mènent à ma ville. Puis les rues qui vont jusqu'à mon immeuble.

Assia ne parle plus de route ou de destination. Ici, on regarde juste où on pose le pied. On fait attention aux trous. Si on trébuche, on risque de ne pas pouvoir se relever. Comme le vieil homme qui est resté par terre quand on marchait vers la frontière.

Des fois, on dirait que c'est le paysage qui a bougé. Pas nous.

Quand je regardais derrière moi au début de la fuite, *je me voyais en train de tirer une montagne de tristesse avec ma main droite et une montagne d'espoir avec ma main gauche*. Ces mots de Maram al-Masri me tournaient dans la tête.

Je ne tire plus rien, je crois.

Nous avons quitté le camp ce matin, après cinq nuits passées sans presque pouvoir dormir à cause du froid et de l'humidité. Peter et Eshan ont rassemblé nos bagages.

Les autorités nous ont laissés passer. On nous a dit de nous rendre directement à nos ambassades respectives.

Nous avons observé le site de l'extérieur. En contrebas, le camp avait davantage l'air d'un bidonville que d'un lieu de passage pour réfugiés. Une ville improvisée. J'ai pensé Nous sommes en train de disparaître.

Pour rejoindre l'ambassade à Athènes, il faudra encore passer par les eaux puisque nous sommes en pleine mer Égée. Cette dernière étape me désespère, même si elle sera légale et sûre : une traversée de dix heures jusqu'au continent.

Il n'y avait pas de taxi pour nous amener au port. Nous avons marché le long de la route. Des voitures nous doublaient sans s'arrêter, même quand Peter tendait le pouce. Finalement, un camion de livraison a accepté de

nous prendre. Il faisait chaud dans l'habitable. J'avais les pieds en sang dans mes chaussures déformées par l'eau.

Au port, on nous a appris qu'il fallait nous inscrire sur une liste d'attente pour obtenir nos places sur un *ferry*. C'est ce que nous avons fait. Peter a loué une chambre d'hôtel avec deux grands lits.

Il ne nous reste plus qu'à attendre de reprendre la mer.

OceanofPDF.com

On ne sent pas les vagues. Il y a des touristes qui prennent des photos sur le pont. Ils boivent des cocktails. Ils ne savent pas d'où on vient. Ils ne savent pas qu'il y a Akram dans la mer. Ils ne pensent pas aux noyés qui dérivent sous le ferry. Ils ne pensent pas aux tués de la guerre. En fait, peut-être qu'ils y pensent. Ça n'a pas d'importance. On est du côté des vivants. On est des survivants. Ça ne paraît pas vraiment, sauf que nos vêtements sont froissés et qu'on ne prend pas de photos. Sauf qu'on pense aux tués et aux noyés.

On mange au restaurant des brochettes de poulet souvlaki avec du riz et des légumes, et du thé à la menthe très sucré versé dans des verres à dorure comme ceux qu'on avait à la maison. Assia garde la tête penchée. Peter lui prend la main et ça me fait du bien.

Je voudrais qu'on reste sur ce bateau longtemps... On aurait juste à s'étendre dans les chaises qui sont sur le pont pour se reposer et dormir. On pourrait manger de la nourriture chaude chaque fois qu'on aurait faim. Autour de nous, il n'y aurait que des gens heureux. On entendrait des éclats de rire. Les amoureux s'embrasseraient. Les enfants s'amuseraient.

Mais si on restait ici trop longtemps, mes grands-parents continueraient de s'inquiéter. Ils nous attendraient pour rien. Il y aurait juste Akram noyé. Mon père et ma mère perdus pour toujours. Assia seule sans Akram. Moi

seul avec elle. Mes grands-parents seuls dans leur grande maison. Et la famille de Peter sans lui.

En revanche, ce serait comme si on tenait compagnie aux disparus.

OceanofPDF.com

ASSIA ET LILI

OceanofPDF.com

Nous, les exilés,
rôdons autour de nos maisons lointaines
comme les amoureuses rôdent
autour des prisons,
espérant apercevoir l'ombre
de leurs amants.

MARAM AL-MASRI, *Elle va nue, la liberté*⁶

OceanofPDF.com

L'oiseau s'est posé sur le rebord du balcon... Il me regarde en faisant des bonds légers...

Depuis combien de temps n'ai-je pas entendu le cri d'un oiseau ?

Je l'observe... C'est un petit matin presque silencieux et je ne me doute de rien... Je ne m'attends pas à ce qui arrivera quelques instants plus tard... à ce qui viendra soudain briser le calme qui m'enveloppe...

J'entrouvre doucement la porte-fenêtre pour mieux le voir ; il reste là à me fixer...

Je suis assise sur le lit... Je regarde l'oiseau faire des bonds légers sur le rebord du balcon... Oui, c'est une matinée calme et ordinaire, si l'on peut dire... Je ne me méfie pas... Comment croire qu'on est en danger quand un oiseau vient se percher près de soi... On tend le bras sans se méfier...

C'est une mésange lugubre... Selon ce que je vois d'elle – le bec noir, le ventre blanc crème, les pattes grises, la calotte foncée –, je pense qu'il s'agit bien d'une mésange lugubre... Pœcile lugubris... une des mésanges les plus rares d'Europe et d'Asie Mineure... Je n'en avais jamais vu ici...

C'est peut-être un signe que la nature reprend ses droits... ou que la guerre a bouleversé la nature au-delà de ce qu'elle peut supporter...

Quand j'allais skier en forêt, au Québec, je rencontrais des mésanges à tête noire, Pœcile atricapillus. Chaque fois, je croyais les avoir effrayées en m'approchant, mais non... elles tournaient autour de moi... certaines se posaient sur ma main, légères comme des flocons de neige, pour y voler les graines que je gardais toujours dans mes poches, au cas où...

La mésange lugubre était-elle une messagère de la guerre ou un soldat ? Je n'arrive pas à décider...

Notre tête-à-tête se poursuit et suspend le temps... La mésange et moi... toutes les deux en sursis...

Nous ne croyons pas à la petitesse du monde. Nous l'imaginons vaste, impossible à appréhender. En réalité, il entre au complet dans un kilomètre carré d'imagination. Il tient dans la tête. Il peut tenir dans chaque tête qui réfléchit ou qui cesse de haïr pendant un instant.

Lors des frappes aériennes, il n'y avait pas de frontière entre ma peau et le sol, entre le vent et ma peau, entre le son des avions et ma voix. Tous – toi, papa, Eshan, moi, les voisins –, nous regardions le ciel pour tenter de deviner où tomberaient les bombes, pour évaluer si nous serions touchés ou non cette fois-là.

Dans ton pays, Lili, ma peau est devenue ma frontière. Entre le monde qui m'entoure et moi, il y a ma peau. Entre le vent et moi, il y a ma peau. Entre les voix qui s'adressent à moi et ma propre voix, il y a ma peau. Mon pays est en moi. C'est un lieu qui n'existe pas complètement. Je l'invente au fur et à mesure. S'y mélangent deux cultures, deux visions du monde, le malheur et le bonheur. Il n'y a ni nom ni drapeau pour le représenter et c'est très bien comme ça.

Quand je dors, je refais la traversée entre le chaos et l'ordre. La nuit ravive ce que j'ai perdu ; le jour me révèle ce que je n'ai pas encore envie d'apprendre.

Une fois sur le *ferry*, nous avons pris place dans des sièges réservés sur le pont. Chaque fois que je regardais au large, j'avais envie de casser quelque chose, de crier, de chialer. Je me suis gratté les bras tout le long de la traversée.

Dès notre arrivée sur le continent, nous avons pris un taxi jusqu'à l'ambassade du Canada. Un gardien nous a ouvert la porte. Il nous a conduits dans un bureau. Un homme a dit : « *Your brother is a minor. Your parents or grand-parents are going to have to fax us your papers and the birth certificate of your brother.* »

Il nous a fourni l'adresse d'un hôtel où nous pourrions attendre que l'ambassade nous appelle.

Nous y avons loué une chambre. Nous avons marché dans les rues d'Athènes, mais je ne voyais pas grand-chose... J'étais dans une brume, et toute l'amitié et l'affection de Peter n'adoucissaient pas mon manque...

Nous mangions. Nous dormions. Nous attendions.

Une fois Eshan assoupi, le soir, Peter venait se coucher dans mon dos et m'entourer de ses bras. J'arrivais à dormir quelques heures.

Après huit jours d'attente, la réception de l'hôtel nous a transmis un message de l'ambassade. Deux billets d'avion électroniques pour Montréal nous attendaient, de même que les papiers nécessaires. Nos grands-parents avaient tout préparé depuis longtemps. Nous partirions trois jours plus tard.

À l'aéroport, Peter m'a serrée dans ses bras. Il a dit en français : « Je vais venir te voir au Québec. »

J'ai franchi la barrière de sécurité avec Eshan. J'ai regardé une dernière fois Peter à travers la vitre. Il a souri doucement, amaigri.

Ses mots résonnaient dans ma tête. Ils se sont transformés en une litanie que j'ai récitée jusqu'à ce qu'on atterrisse à Montréal.

On m'a installée dans une tente... Il y a d'autres blessées avec moi...

Une femme médecin vient m'examiner... elle parle anglais... mais je ne trouve plus mes mots en anglais... Je ne peux pas répondre à ses questions... Je voudrais lui demander si j'ai encore mes jambes... Je les sens, mais les amputations sont douloureuses aussi... Les douleurs fantômes font croire que les membres sont toujours là... Je suis trop faible pour lever la tête ou pour bouger... Je voudrais lui demander si je vais m'en tirer... lui dire de vous appeler... je lui donne le numéro de téléphone de mes parents, mais elle ne s'aperçoit pas que je lui parle...

Elle m'injecte quelque chose contre la douleur... Je dérive et me retrouve en face de la mésange...

Je me rappelle... Je suis encore Lili, la femme de Zakaria, la mère dont les deux enfants ont pris la route pour sauver leur peau... J'ai confiance, ce matin-là... j'ai confiance que vous êtes déjà arrivés, je veux dire... je crois ça... On ne peut plus communiquer avec l'extérieur... mais je crois ça... J'ai confiance qu'on vous a sauvés...

La ville est une volière géante... nous sommes emprisonnés... La mésange aussi est enfermée... cela explique sans doute sa présence...

L'avion a amorcé sa descente et j'ai tourné la tête vers le hublot. Je distinguais des rangées de maisons sages, des rues grises, des voitures. Les roues de l'avion ont touché le sol. Nous nous sommes posés en douceur.

J'ai pensé Je vais fouler le sol de tes ancêtres et tu n'es pas avec nous, Lili. Je marche vers ta maison, mais tu es restée derrière. J'ai marché vers toi en faisant semblant que tu y serais.

Nous avons fait la queue pour déclarer notre arrivée aux douaniers. On nous a dirigés vers le bureau de l'immigration.

Mes grands-parents étaient là, avec des papiers, des formulaires signés et l'acte officiel de naissance d'Eshan. Une fois les formalités remplies, nous avons franchi la barrière. Grand-mère nous a tendu des manteaux et nous a serrés dans ses bras. Grand-père m'a embrassée et a donné la main à Eshan.

La route vers Québec a pris trois heures. Une dernière transition entre mon passé et mon présent, qui m'a permis d'atterrir réellement et de contempler l'étendue du deuil que j'aurais à traverser.

Ton père surchauffait l'habitacle de la voiture. Ta mère nous offrait à tout moment une gourde d'eau froide, des raisins et des biscuits. Elle a dit : « J'ai fait une soupe pour vous à la maison. Vos lits sont prêts. »

À Québec, des décorations d'Halloween étaient exposées un peu partout. Citrouilles sculptées et fantômes lumineux installés devant les maisons, faux squelettes suspendus aux branches des arbres transformaient la ville en une fête étrange à laquelle je n'avais aucune intention de participer. Lili, l'opulence des maisons me sidère. Tu es perdue dans un conflit qui n'a rien à voir avec ton histoire... Tu devrais être ici, vêtue d'un manteau d'hiver, libre, rentrant du travail pour aller rejoindre ton mari et tes enfants...

Une fois à la maison, nous avons mangé. Le frigo de tes parents était rempli de tout ce dont nous pourrions avoir envie à toute heure du jour ou de la nuit : des fruits, des légumes, du yogourt, du lait, des œufs...

Ta mère nous avait préparé la chambre d'amis. Lorsque mon frère s'est endormi, j'ai pensé à Akram.

Lili... on l'a perdu en chemin... C'est à toi que je veux dire que mon amoureux fait partie des noyés qui tentaient de traverser la mer...

J'imagine en boucle le moment où, malgré lui, il a fait entrer l'eau dans ses poumons dans un dernier réflexe de respiration...

Tant que je ne pourrai pas te dire la disparition d'Akram, je n'arriverai pas à y croire complètement...

Je veux tes mains sur mon visage, dans mes cheveux...

Le premier soir, je me suis dit Je suis libre... Je suis en sécurité... Reste à savoir si j'ai survécu...

J'ouvre les yeux alors que l'aube n'est pas encore levée... Oui... Il doit être aux alentours de cinq heures... Zakaria est en train de prier dans la pénombre ; cela me semble de bon augure. Il ne réussit pas à se prosterner, mais il incline la tête et récite ses prières... Le silence règne dehors autant que dans la chambre...

J'ai dû me lever, ensuite, peut-être... Non, je reste couchée pour essayer de me rendormir... Je pense à vous, sans doute... Assia, Eshan, Akram, puisque vous ne quittez jamais mes pensées...

Je me souviens que, plus tard, j'ai faim... je suis assise sur le lit à regarder l'oiseau et j'ai faim... Le lit est fait, aussi, je crois... J'ai dû faire le lit à mon réveil. Zakaria n'est plus dans la chambre... Il doit préparer le café dans la cuisine...

J'ai oublié ce qu'il y a eu entre l'aube et l'apparition de l'oiseau... Mon esprit me ramène inmanquablement au moment où ses petits cris attirent mon attention et où la tranquillité ne me paraît pas suspecte... Autour de moi, à ce moment-là, il y a de l'air... Je peux bouger, Zakaria aussi...

Je n'arrive pas à voir parfaitement la mésange à travers le voile de la fenêtre et la vitre poussiéreuse... La faim, aussi, m'empêche de me concentrer...

Je finis par entrebâiller la porte-fenêtre avec précaution... Aucun bruit n'entre dans la chambre hormis les petits cris de la mésange lugubre.

OceanofPDF.com

Je suis aussi échouée ici que là-bas, seulement mieux vêtue, la tête découverte, le ventre plein.

En attendant de te revoir, je lis les poètes que tu aimes. Roland Giguère est le poète de la reconstruction. J'explore ses chantiers, je me reconstruis avec lui.

Je lis ce qui me ramène à toi.

J'étudie les poètes arabes, aussi. Maram al-Masri. Tu m'avais offert son recueil. Ses maisons lointaines me hantent. Ma maison là-bas et celle d'ici sont aussi lointaines pour moi l'une que l'autre. Mais j'aurais beau rôder autour d'elles pendant cent ans, je n'apercevrais pas l'ombre de mon amant.

Mon pays d'accueil est un peu mon pays aussi, j'y suis déjà venue, j'y ai de la famille ; j'ai une longueur d'avance sur les réfugiés qui se retrouvent brutalement dans un lieu dont ils ne parlent pas la langue et où ils ne connaissent personne. Mais comme eux je suis hantée. Les odeurs et les sons de la guerre me suivent même dans l'air froid de cet hiver sans toi et papa. J'entends plusieurs attaques aériennes chaque jour. J'entends des cris. Dehors, pourtant, l'hiver s'installe silencieusement dans un mélange de neige et de verglas.

Nous sommes arrivés depuis cinq semaines déjà, Eshan et moi. Nous célébrerons bientôt Noël sans gaieté. Le sapin arbore les mêmes décorations

que dans mon souvenir. Ta mère a conservé les boules de Noël en styromousse que j'avais fabriquées quand j'étais petite. Elle fera cuire un canard au miel. L'idée de votre faim me donne la nausée.

La fatigue terrasse ceux qui sont partis loin des bombes pour atterrir dans un endroit paisible qui ne les console en rien de ce qui les a détruits. Eshan dort tant que c'en est inquiétant.

Peter me téléphone tous les soirs. La première fois que j'ai vu son visage apparaître à l'écran de mon téléphone, je n'ai pas pu ouvrir la bouche. Il a dit : « *Hey mate !* » avec un sourire dans les yeux. Il a attendu que je retrouve la voix.

Il est en contact avec un ami médecin qui va bientôt partir en mission avec Médecins Sans Frontières. Ils préparent un voyage le long de la frontière nord, dans les camps de réfugiés. La famine qui sévit dans certaines villes syriennes est inimaginable, selon les bribes d'informations qui nous parviennent. Les enfants mangent des feuilles, crèvent de faim ou de dysenterie. Alep est assiégée. Avez-vous pu être évacués pendant un cessez-le-feu ?

Peter a dit : « *I am thinking about going back.* Je veux y aller. Aller chercher tes parents, Assia, même si je sais que c'est une impossible mission... »

Je passe à travers les journées parce que le soir, vers dix-huit heures, je reçois un appel de Peter juste avant qu'il ne se mette au lit en Angleterre. Il me parle du reportage qu'il a mis en ligne après son retour en Angleterre, du livre qu'il est en train d'écrire, un récit illustré racontant notre voyage vers la liberté. Il m'envoie ses dessins et me fait lire ses textes écrits en anglais. Il m'a demandé d'en faire la traduction vers le français pour que mes mots viennent coller à ses images... « *No one but you can translate my words adequately for you were there...* » Je ne suis pas encore prête...

Il me dit des choses douces aussi... des choses si douces... « *I miss you like hell. Constantly.* »

Il fait aussi des dessins de moi qu'il m'envoie. Ils sont beaux, tu verras quand tu seras revenue. Je les regarde et quelque chose se console en moi, un peu... Ça ne dure pas longtemps, mais c'est déjà ça...

Dans ses dessins de migrants sur la route, de files de migrants transportant leurs possessions dans des sacs de plastique et des sacs à dos, bat le cœur des réfugiés...

je l'entends

le battement de cœur se transforme parfois en battement d'ailes
une nuée d'oiseaux prenant son envol

OceanofPDF.com

Il y a beaucoup de monde, on dirait, à l'extérieur de la tente... Un bébé n'arrête pas de pleurer... j'entrevois des gens qui marchent rapidement quand l'infirmière entre et sort...

Je suis hors du monde ici... un lieu de douleur et de solitude... la mésange me tient compagnie... je ne sais pas si je lui en veux de son indifférence... ou si je lui suis reconnaissante de veiller sur moi...

Nous étions dans une volière géante... j'essaie de me rappeler la vie qu'il devait y avoir autour de l'immeuble ce matin-là... on ne peut pas avoir été les derniers humains encore vivants dans la ville assiégée... avions-nous été oubliés là ? Tout le monde était parti et nous étions restés derrière ?

Hormis la mésange et moi... et Zakaria que j'entends dans la cuisine... il n'y a pas signe de vie... Aucun camion ne circule dans la rue... Personne ne se hâte sur les trottoirs...

J'oublie, sûrement... je n'ai pas remarqué... la mésange est là, posée sur ma couverture... elle est probablement entrée quand l'infirmière a entrouvert la tente pour aérer... elle sautille et me regarde... chacun de ses bonds légers me fait mal aux jambes... j'essaie de les bouger, mais je n'y arrive pas... je déplie le bras lentement... elle s'envole et ça explose dans

ma tête... L'infirmière arrive... je suis prisonnière du béton... je ne peux pas respirer...

OceanofPDF.com

C'est la neige qui ensevelit les maisons ici, non la poussière et les débris. Elle tombe en même temps que mes bombes. Si Akram était là, nous construirions un abri fait de nos peaux... Nous pourrions guérir...

Je pense à toi, aussi, et ça me tient éveillée la nuit. Je m'installe devant l'ordinateur pour lire des nouvelles sur la situation à Alep ou pour écrire ce qui me vient.

Le ciel est le même partout, Lili. Il s'étend au-dessus des maisons en ruines, à des milliers de kilomètres d'ici, et au-dessus des maisons parfaites de ton pays. Il se déploie au-dessus des cadavres démembrés, abandonnés dans les rues des pays ravagés, et au-dessus des corps enveloppés dans des linceuls de fortune et pleurés avec un goût de sang dans la bouche. Il se déploie au-dessus des paysages vastes et calmes de ma terre d'accueil.

Les guerres et la quiétude existent simultanément et on n'y pense pas assez. Ici, des femmes donnent naissance à des enfants dans des hôpitaux propres et sûrs, et on les prend en photo, elles et leurs bébés bien formés, prêts à vivre. En Syrie, dans les zones occupées, des femmes donnent naissance dans la saleté et la peur ; elles meurent en couches ou elles accouchent de bébés minuscules, fragiles, mort-nés. C'est une évidence, mais il faut prendre conscience de la simultanéité du bonheur et du malheur. Nous nous imaginons qu'entre les privilégiés et les défavorisés, entre les

nations et les cultures, la distance est infranchissable. Le hasard du lieu de naissance reste la plus grande injustice.

Grand-mère emmène Eshan chez le psychologue deux fois par semaine. Il n'est pas encore inscrit à l'école. Il fait des cauchemars. Chez Christian, il y a un bac à sable. Eshan y place des objets choisis dans une étagère. Il remplit le bac de soldats de plomb, de figurines de superhéros, de camions miniatures, de pierres, de coquillages. À la fin, quand dans son bac il ne reste plus d'espace pour ajouter quoi que ce soit, il empile les objets.

Je me suis installée dans ta chambre finalement. La nuit, je suis seule avec toi dans le silence et c'est doux et dangereux... La fragilité qui accompagne cette illusion d'être près de toi me met en danger d'espérer que tout se passera bien, que l'histoire aura une belle fin, que papa et toi rentrerez par le prochain avion, que vous nous ferez la surprise d'arriver ici.

Il faut brider l'espoir pour pouvoir rester debout quand les choses ne se produisent pas comme nous le souhaitions.

La couverture qui m'enveloppe est rugueuse, mais je suis au chaud... Une bouteille d'eau est posée sur le sol, à portée de ma main droite... J'ai encore la tresse que je me fais d'habitude avant d'aller dormir... Elle est desséchée et sale... Je n'ai pas d'autre occupation que de reconstruire chaque minute de cette dernière matinée en compagnie de Zakaria... C'est important... Pour toi et Eshan... Pour moi... Pour la guérison...

Je me souviens de l'odeur du café et de celle du pain grillé... mais je n'en suis pas certaine... on n'avait plus de pain, me semble-t-il, et Zakaria boit du thé d'habitude... l'odeur du pain grillé et du café est un souvenir du Québec... les matins chez mes parents...

Je suis encore au lit... Je me suis rendormie sans doute... Zakaria est dans la cuisine... J'ai entendu siffler la bouilloire... Il doit être neuf heures, environ... les rideaux sont encore tirés... Zakaria se prépare à partir pour l'hôpital...

J'ai dû me lever ensuite... enfiler une deuxième veste de laine sur ma chemise de nuit... il fait froid dans la chambre... Au début, je ne vois pas bien l'oiseau à cause des rideaux légers qui sont tirés... et de la poussière sur la vitre... J'écarte lentement les pans des rideaux... Il ne fait pas soleil... Il ne pleuvra sûrement pas avant la fin de la journée...

Je me rappelle m'être fait cette observation : « Il ne pleuvra pas avant ce soir... »

Rien ne bouge à l'extérieur... Impression d'être toute seule... Mais je ne suis pas seule... Zakaria est dans la cuisine... et il y a l'oiseau-trompeur... l'oiseau-grenade, avec moi... Sa délicatesse est un leurre...

OceanofPDF.com

Les nouvelles de la Syrie sont effroyables.

Les frontières sont de plus en plus étanches. Les migrants passent des jours aux postes frontaliers, sans manger, sans boire, même. Les nuits sont froides.

Vous devez être parmi ces hordes de migrants, Lili ; vous ne pouvez pas être encore à Alep. Peter le pense aussi. Vos lignes téléphoniques n'existent plus, on dirait. Mes courriels restent sans réponse. Il y a eu des évacuations, vous êtes sûrement partis.

Les organisations humanitaires font tout leur possible pour affronter la situation. Des bénévoles, des médecins établissent des camps d'accueil temporaires, apportent de l'eau, de la nourriture, des couvertures, des jouets pour les enfants. Devant les demandeurs d'asile, il y a des gardes armés, des clôtures de métal et des barbelés. Ils ne peuvent ni reculer ni avancer. Il n'y a derrière eux que des morts. Ou des membres de leurs familles et des amis incapables de se déplacer.

J'ai besoin de marcher, comme si mon mouvement pouvait provoquer le vôtre. J'assiste à des cours à l'université de façon sporadique. Je pars après trente minutes, une heure. J'y vais en auditrice libre pour me réhabituer à des horaires normaux. Ma concentration est faible.

La ville est froide, les rues sont glissantes et dangereuses ; j'apprends à me méfier des plaques de glace. Je pars le matin et je rejoins le centre-ville en autobus. Ensuite, je marche. Je m'arrête dans des cafés pour me réchauffer et boire quelque chose, recharger mon téléphone. Je suis une fille parmi tant d'autres. Je porte des jeans, des bottes d'hiver, un manteau noir, une tuque et une écharpe blanches. Ton père m'a offert un sac de cuir vert olive, que je porte en bandoulière, et des gants de la même couleur. Je marche, et plus je marche, mieux j'arrive à respirer. Vous serez là bientôt. Vous allez appeler. Vous allez écrire. Nous irons vous chercher à l'aéroport. Nous louerons un appartement. Papa travaillera dans un hôpital et tu trouveras un poste à l'université. Je m'y inscrirai officiellement l'automne prochain. Eshan entrera à l'école secondaire.

Tout devient possible quand je sillonne la ville comme si je dessinais l'avenir...

Une infirmière est venue prendre ma température et changer mes pansements... J'ai vu mes jambes... elles sont là... enflées, bandées... douloureuses, lourdes... mais elles sont là...

J'ai mangé un morceau de pita et une figue... Quand l'infirmière est ressortie, la tente est restée grande ouverte ; je vois bien à l'extérieur maintenant... Il y a d'autres tentes... Des gens traversent mon champ de vision : des enfants, des femmes...

La mésange finit par pénétrer dans la chambre... J'ai dû ouvrir, donc... Oui, j'ai entrebâillé la porte-fenêtre sans faire de bruit...

Elle se pose sur la commode...

Je pourrais appeler Zakaria pour qu'il vienne voir... mais je crains d'effaroucher l'oiseau... De cela je me souviens... Je veux que cette rencontre extraordinaire se poursuive... Je veux préserver cette joie inattendue... Elle m'appartient...

Entre ce moment et ce qui a suivi, combien de temps s'est-il écoulé ? Combien de temps suis-je restée en tête-à-tête avec une mésange égarée, ma faim domptée par ma joie ?

Il s'est probablement écoulé quelques minutes seulement entre la découverte de l'oiseau et la suite des événements...

Quelques minutes seulement avant ma fin du monde...

OceanofPDF.com

L'architecture de ma pensée est celle de ma ville lointaine, celle qui existait avant l'anéantissement. Ses rues tracent le chemin tortueux sur lequel j'avance. J'entends le claquement de mes talons sur les trottoirs surchauffés. Notre immeuble et les rues alentour sont intacts. Les magasins exposent des denrées sur des étals posés sur les trottoirs, à l'ombre d'auvents salis par la pollution. Le bruit de la circulation est assourdissant et cela signifie que je suis libre d'aller où je veux, de rejoindre Akram et les amis dans un café, d'aller m'acheter un livre, étudier dans un parc.

Quand l'inquiétude menace de m'engloutir, je m'étends dans ta chambre, Lili. Ta bibliothèque est bien rangée et époussetée par ta mère une fois par semaine. Je choisis un livre, je commence à le lire et je m'imagine en parler avec toi. Dans la marge, quand il y a des commentaires, je me dis que tu l'as lu pendant tes études. La section poésie est ma préférée.

Quand je mange, je pense à ta faim et à celle de papa, à la faim qui vient avec la guerre, à la soif qui obsède.

Quand je me couche, je pense à Akram avec qui je ne ferai plus jamais l'amour.

Ces pensées sont des gouttes qui tombent sur ma tête et mon cœur. À mesure que passent les jours, elles creusent en moi des fossés inondés et boueux dans lesquels je me débats comme je peux.

OceanofPDF.com

Une femme est venue changer mes pansements encore une fois... C'est douloureux, surtout mon pied gauche... Elle m'a aidée à me soulever afin de pouvoir glisser le bassin de lit sous moi... Mes reins se sont remis à fonctionner sans qu'une catastrophe interne se soit produite... C'est un bon signe... C'était la plus grande inquiétude... que les toxines emprisonnées dans mes jambes par le poids des débris affectent mes reins, une fois libérées...

Lorsque l'oiseau se pose sur la commode, je n'appelle pas Zakaria...

Ce moment de grâce m'appartient... Je voudrais prendre une photo, mais mon téléphone n'est pas à ma portée... Je reste parfaitement immobile en compagnie de la mésange...

Je finis par bouger très légèrement... Je déplie un bras lentement pour le tendre vers l'oiseau... Peut-être viendra-t-il se poser sur moi comme le faisaient les mésanges à tête noire au Québec...

Ma main tremble légèrement...

Si j'avais appelé Zakaria au lieu de tendre le bras, les choses se seraient-elles produites autrement ? Serait-il blessé, comme moi ? Indemne ?

L'oiseau se pose de nouveau sur le rebord du balcon... Il ne pleuvra pas avant ce soir...

OceanofPDF.com

Quand le vent soulève la neige, c'est du sable que je reçois dans les yeux. Je marche en direction de l'Université Laval. C'est là que tu as connu papa. J'ai raconté votre histoire à Eshan. Aurélie et Zakaria se sont rencontrés en hiver. Lui étudiait la médecine, elle, la littérature et la linguistique. Ils se sont croisés dans le plus rude du mois de janvier. Zakaria était perdu sur le campus. Il a demandé à Aurélie où se trouvait la bibliothèque. Il grelottait dans son manteau de laine. Aurélie l'a accompagné. Elle se dirigeait justement par là.

Après, ils ont pris un café. Ils ont parlé. Ils ont échangé leurs numéros de téléphone. Zakaria a apprivoisé le froid. Lili a eu envie de voyager avec lui vers le soleil.

Je suis double. Je suis ici comme là-bas. J'avance dans les rues verglacées de Québec comme dans les rues poussiéreuses d'Alep. Que je fixe mon regard sur des montagnes recouvertes de neige ou sur un terrain plat et sablonneux n'a pas vraiment d'importance. Tant que je reste debout, je ne perds pas de vue l'horizon.

Le dispensaire serait un havre de paix si j'y étais seule... Le dispensaire... je ne sais pas comment appeler ce lieu où je suis... Ce n'est pas un hôpital en tout cas... Nous sommes quatre blessées... Une femme pleure souvent... Je n'ai pas envie de pleurer... Je veux seulement retracer ce qui m'est arrivé...

J'aurais dû chasser l'oiseau ou rester immobile plus longtemps... Ce n'est pas logique, mais c'est ce que je crois...

Ou j'aurais dû laisser la porte-fenêtre fermée... m'habiller et aller rejoindre Zakaria dans la cuisine...

Cette journée-là se serait déroulée comme les autres...

Au lieu de cela, je contemple l'oiseau posé sur la commode dans le calme le plus parfait et décide de déplier mon bras...

C'est ce moment... je crois... le dernier moment du dernier matin...

Je déplie le bras et soudain l'oiseau s'envole et pénètre plus avant dans l'appartement... Je me lève pour en avertir Zakaria...

Mais tout explose dans un bruit assourdissant...

Le plancher se dérobe sous mes pieds...

L'immeuble s'empile sur moi...

Quelqu'un a téléphoné ici pour toi ! Tu es dans un camp de réfugiés à la frontière de la Turquie, dans une tente de Médecins Sans Frontières !

J'ai vu ton visage, ton visage qui me manque tant et qui a tant maigri. Ta tête est bandée, mais tu es en vie ! Tu as dit : « Vous êtes arrivés ? » Tu parlais faiblement.

Quelque chose de terrible s'est produit.

Je t'ai demandé : « Et papa ? Et papa ? »

Tu as fermé les yeux sans répondre.

Un médecin nous a donné ta position.

Lili, nous allons vous rapatrier.

J'ai transmis l'information à Peter. Il ira vous chercher bientôt, maintenant que l'on sait où vous êtes... Je tiens pour acquis que papa est blessé aussi, qu'il est soigné dans une autre tente avec des hommes.

Je n'ai pas eu le temps de te dire que ton pays est beau sous la neige, que je m'y ferai, que j'explore ses rues tous les jours, que je le sillonne pour me l'entrer dans les jambes et dans le cœur. À force, j'imprimerai dans le sol l'empreinte de mes pas. Je saurai quelles ruelles sont les plus belles pour prendre un raccourci et laisser de côté les boulevards sans âme.

J'apprends à lever la tête, à regarder dans les yeux les inconnus qui me sourient. Je cherche mon rythme, ma posture. Je cherche Akram. Je cherche

à vivre sans lui. J'espère un signe de sa part, un appel, un message, bien que je sache, au fond, que je ne le reverrai jamais. Et je te cherche, Lili, dans tout ce que je vois, dans toutes les femmes que je croise. Je vois papa dans tous les hommes bruns qui portent la barbe...

Je sais où vous vous trouvez sur cette terre... Je prendrai soin de vous ici, nous le ferons tous.

Accrochez-vous. Nous vous attendons.

OceanofPDF.com

Mon geste a lancé l'oiseau et tout a explosé...

C'était peut-être un oiseau-présage ? J'ai ignoré son avertissement...

Si je ne l'avais pas laissé entrer... Si je m'étais contentée de l'observer à travers la fenêtre, peut-être que j'aurais vu arriver les avions ?

Peut-être aurions-nous eu le temps de réagir ?

Quand je reprends conscience, je suis coincée sous des débris... J'ai du sang sur le visage... Mes jambes sont écrasées par des pans de mur et des meubles... J'appelle Zakaria... Ma voix ne doit pas lui parvenir...

Je commence à paniquer... Je m'oblige à respirer profondément, mais la poussière me fait tousser et le poids des débris m'étouffe... Je peux bouger une main et tourner la tête...

Si ça n'avait pas été le cas, je n'aurais pas survécu à la sensation d'étouffement... Je bouge donc ma main droite... je la ferme et la rouvre... Je tourne la tête dans ce que je crois être la direction de la cuisine... Je ne crie pas... je n'appelle pas à l'aide... je garde mes forces pour le bon moment...

Au bout d'un temps incroyablement long, j'entends des voix... Je réussis à faire savoir aux sauveteurs que je suis vivante en geignant, en criant, en pleurant...

Avec précaution, ils progressent vers moi... Je les entends déplacer un débris après l'autre, s'interrompre, gratter... je suis en sueur et j'ai la nausée... Ça ne va pas du tout... Il faut que je tienne... que je reste consciente...

Je pense à toi et à Eshan pendant que les Casques blancs me déterrent... mais je m'évanouis par moments... je vois – ou j'imagine voir – la mésange se poser sur un pan de mur... elle me regarde en penchant la tête...

OceanofPDF.com

Un battement m'accompagne. La nuit, il envahit toute la chambre et m'empêche de dormir. Depuis que j'ai entendu ta voix, il bat encore plus fort. C'est un cœur qui bat, le tien, le mien, celui des exilés. Il abrite un deuil qui par moments fait tic-tac. Il contient le souvenir d'un battement d'ailes, d'un battement de cils, d'une caresse reçue, l'image de toutes les maisons lointaines de tous les exilés. Le cœur des exilés menace d'exploser par moments. Quand l'espoir renaît, le tic-tac se transforme de nouveau en battement de cœur, puis en battement d'ailes, comme une envolée libératrice.

Si je me réveille vers trois heures du matin, je ne me rendors pas. La nuit est une mélasse dans laquelle je m'enfonce. Allongée sur le dos dans ton lit, les bras le long du corps, je me dépose, deviens mince comme une feuille de papier.

Quand l'aube paraît, je retrouve de l'épaisseur. Me revoilà, guerrière sans armure. Je me bats avec le monde autant qu'avec moi-même pour retrouver l'envie de vivre. Je me bats contre la nuit jusqu'à faire revenir le jour. Je me lève et me prépare du thé. Je n'ai pas faim, mais je le bois en mangeant des quartiers d'orange et du pain grillé.

Quand je sors dans le froid, mon pas est plus léger.

Je commence à me dire que nous avons survécu.

OceanofPDF.com

Une fois que les secouristes m'ont sortie des décombres, je leur dis le numéro de téléphone de mes parents... mais je parle en français, je crois... et faiblement... Personne ne me comprend ou ne m'entend...

Hier, j'ai retrouvé un peu d'anglais pour expliquer d'où je viens... et demander qu'on vous appelle... Je vous ai parlé... je vous ai vus... et depuis que je vous ai vus... je ne supporte plus de rester ici...

Quand je garde les yeux fermés, le mal de tête et les vertiges diminuent... mais les images de l'effondrement prennent le dessus...

Les Casques blancs ont fini par m'atteindre... Ils m'installent sur une civière et me mettent sous perfusion... Je demande pour Zakaria sans obtenir de réponse... Peut-être ne m'entendent-ils pas...

Au moment où ils hissent ma civière dans l'ambulance, je vois une autre civière sur laquelle repose un corps entièrement recouvert... un bras pend dans le vide...

Je reconnais la chemise... Je reconnais la montre...

La mésange lugubre se pose sur le rebord de ma pensée... Je retourne à l'aube du dernier matin...

ÉPILOGUE

OceanofPDF.com

Je suis debout
accoudé à la dernière barrière de l'être
l'œil rivé aux petites explosions
qui secouent les galeries
je me souviens avoir déposé des mines un peu partout à
l'intérieur
pour voir le sang mêlé à des corps étrangers
histoire de voir.

ROLAND GIGUÈRE, « Yeux fixes », *L'âge de la parole*²

OceanofPDF.com

J'ai été sur une plage où il faisait froid. J'ai été sur un bateau trop petit pour nous contenir tous. J'ai été un enfant qui avait peur des bombes. J'ai été dans la rue après qu'une bombe a tué la famille de Khaled. J'ai arrêté de grandir. J'ai arrêté de jouer.

J'ai été là quand la guerre a commencé. J'ai été là quand les femmes ont enfermé les enfants avec elles dans les maisons. J'ai été là quand les camions ont écrasé les jouets qui traînaient dans la rue.

J'ai perdu mon ballon un jour et le frère de Khaled en a volé un autre à l'école. Je ne me reconnais pas vraiment dans mes souvenirs. C'est comme si je regardais un garçon inconnu ou comme si je me voyais à la télévision dans un reportage sur la guerre. En fait, c'est moi, l'enfant que les journalistes filment pendant qu'il regarde pleurer Akim dans la rue. C'est moi, sur la route, avec les autres qui marchent. Je suis fatigué, mais mes jambes continuent à avancer parce que je n'ai pas le choix. Il y a la main d'Assia dans la mienne et c'est pour ça qu'on ne tombe pas. C'est moi et ce n'est pas moi, l'enfant de la guerre. On est tous des enfants de la guerre...

J'aurais aimé que mon père me voie devenir assez grand pour m'occuper de lui, de maman et d'Assia...

Maman porte encore un pansement à la tête. Elle a une jambe dans le plâtre.

Tous les jours, Assia et elle passent des heures allongées dans les bras l'une de l'autre... J'écoute à leur porte. Elles parlent d'oiseaux, d'adieux, et elles pleurent. Ma grand-mère me dit de les laisser tranquilles, qu'elles se soignent.

J'ai été un enfant de la guerre. Je suis un enfant immigrant. Quand je joue dans la neige, Khaled me manque. J'aimerais pouvoir courir avec lui au parc. On rigolerait bien. Lui aussi a été un enfant de la guerre. Il ne sera pas un enfant immigrant. Il sera le souvenir d'un immigrant qui n'oubliera jamais son ami d'enfance et sa façon de rire quand il marquait un but au foot. Quand je serai un homme, j'entendrai encore sa voix d'enfant me dire «تجي تلعب». Tu viens jouer ?

Il y a une mosquée pas loin d'ici. J'aurais voulu que mon père m'y emmène.

Un jour, peut-être que la guerre sera finie, peut-être que je pourrai retourner dans mon pays pour voir le lieu où mon père est enterré.

Christian dit que je dois essayer de vivre ici vraiment parce que si je pense toujours à retourner dans mon pays, ça prendra beaucoup de temps pour m'habituer. Il dit que je peux laisser partir les tués et les noyés.

Au rendez-vous d'aujourd'hui, j'ai choisi dans ses objets des mains en prière. Je les ai mises en premier dans le bac à sable. C'étaient des mains d'adieu pour dire au revoir à mon père. Après, je n'avais plus envie de mettre d'autres objets autour. J'ai seulement ajouté un coquillage pour les noyés et une pierre blanche pour les tués.

Je regarde encore devant moi, mais juste un peu. Juste assez pour m'habituer à vivre ici et à dormir sans faire de cauchemars. Ce sera long...

En revanche, j'ai tout mon temps.

Les heures passent lentement quand il neige.

Peter m'a trouvée dans les limbes où je patientais... J'étais allongée sur mon lit de camp en compagnie de la mésange lugubre...

J'ai entendu sa voix... Je ne l'ai pas reconnue tout de suite... J'étais si fatiguée... Il parlait en anglais... J'ai fini par saisir les mots « white woman » et « Canadian »... Sa voix a percé le brouillard qui noyait mon cerveau... J'ai ouvert les yeux... Son visage dans l'encadrement de la porte, sa barbe rousse, ses yeux doux... je ne les oublierai jamais, Assia...

Il m'a fait traverser la frontière dans un camion d'aide humanitaire...

J'ai pensé à toi... à Eshan, à mes parents qui en auraient bientôt fini avec l'inquiétude et la tristesse... Peter était assis à côté de moi... Il a caressé mes cheveux et j'ai appuyé ma tête dans la paume de sa main...

Je suis de retour enfin et c'est irréel... Ai-je vécu tout cela ? La guerre, la peur, les blessures... Un mauvais rêve seulement ? Je ne cherche pas Zakaria... Il appartient à une autre histoire... Peut-être suis-je en plein déni... L'oiseau lugubre a tout fait sauter, y compris ma mémoire... L'explosion a creusé un précipice qui se mesure en temps... Mes souvenirs sont lointains... Je suis veuve depuis une éternité... C'est arrivé hier...

Je retrouve le printemps... Je retrouve les odeurs de la neige qui fond... Tout le monde a vieilli pendant mon mauvais rêve...

Parfois l'oiseau-grenade est là... Il se pose sur la mangeoire dans le jardin de mes parents ou sur le rebord de mon balcon détruit... Je reste immobile jusqu'à ce qu'il s'envole dans le soleil... Je ne t'appelle pas, ni Eshan, pour vous montrer la mésange... Je ne déplie pas le bras... Je ne veux pas savoir si elle existe ou pas... Je reste immobile à contempler la preuve que la nature est plus forte que la guerre...

Ma force réside dans cette certitude... la nature est plus forte que la guerre...

OceanofPDF.com

J'attends l'enfant d'Akram. C'est un garçon. Il portera le nom de Zakaria-Akram. Il naîtra au début de l'été. Il a été conçu quelque part sur la route, entre mon passé et mon présent, entre la violence et le deuil.

Chaque jour est une nouvelle existence et chaque nuit passée seule, un retour en arrière. J'aurai bientôt vingt-trois ans. Je suis enceinte. Quand le bébé bouge, je m'en étonne. Akram a été séparé de moi par la mer et me revient dans le liquide amniotique qui protège le bébé. Quel espoir apparu tout à coup au milieu d'un désert...

Souvent, je suis triste alors que je devrais être heureuse. Je suis triste quand Lili a une bonne journée, curieusement, quand elle réussit à s'habiller, à sortir de sa chambre et à venir manger avec nous, quand Eshan dit qu'il a hâte d'aller à l'école. C'est lors des journées moins pesantes pour ceux que j'aime que ma tristesse déferle. La joie ébréchée à laquelle nous parvenons brièvement me rappelle cruellement la légèreté d'autrefois...

Lors des jours gris et lourds, je retrouve le courage. Lili a plus de douleurs que d'habitude, mais j'arrive à lui faire voir l'avenir comme si je devais la sauver de la mort. Je pose sa main sur mon ventre et elle ne peut s'empêcher de sourire quand le bébé remue. Il ne manque jamais de le faire ; il sait peut-être qu'il a le pouvoir de réanimer l'espoir avec ses petits coups de pied et de poing. Ça me plaît bien d'interpréter les choses ainsi.

Et Peter sera ici pour la naissance... Il va venir me voir... Je m'en réjouis.

Je travaille quelques heures par semaine dans un centre communautaire consacré aux immigrants. Je sers de traductrice pour les nouveaux arrivants. Je peux aussi les écouter dans leur langue. Et c'est ça le plus important. Ils doivent raconter. Nous devons écouter.

Entre eux et le monde nouveau, il y a moi. Entre eux et moi, il y a les mots que l'on partage, et les images, et tout ce qui constitue une raison suffisante pour se déraciner au péril de sa vie.

Quand je les écoute, c'est aussi moi qui parle à travers leur parole. Akram m'a confié un jour que chaque fois qu'il sortait un survivant des décombres, c'est lui-même qu'il sauvait. Quand j'accueille un immigrant, c'est aussi moi que j'accueille, c'est à moi que je dis « أهلا وسهلا فيكن بكيبيك ». Bienvenue au Québec.

Entre eux et le monde nouveau, il y a Zakaria-Akram et moi. Entre eux et moi, il y a aussi la nouvelle vie qu'on bâtit comme une maison, pierre par pierre, pièce par pièce, jour après jour, à côté de l'ancienne demeure qu'on a laissée derrière soi et dont il ne reste qu'un tas de débris.

Je pourrais me répéter qu'Akram ne connaîtra jamais son fils, que ce petit garçon grandira sans père, et m'enfoncer dans la colère et le chagrin. Au contraire, la littérature prend le relais de mes pensées et je retourne au journal d'Etty Hillesum. Je me dis *Je n'ai pas été engloutie par les choses ; elles s'éclairent en moi*. Les mots de Roland Giguère aussi se mêlent aux miens. *Je suis debout, accoudée à la dernière barrière de l'être, les yeux fixés sur les petites explosions qui secouent les galeries* des survivants quand le passé prend le pas sur le présent.

Et quand je ne dors pas la nuit, de plus en plus souvent, je retourne aux mots de Maram al-Masri et je pense :

Je suis heureuse un peu
même si je ne suis
pas chez moi⁸.

OceanofPDF.com

Mes pensées de désespéré, mes pensées de poseur de bombes, ont eu raison de moi.

Je porte ma colère comme une ceinture d'explosifs. J'ai le détonateur à la main.

Je suis tapi dans un immeuble effondré. J'observe les allées et venues des militaires postés de l'autre côté de la rue.

Coups de feu derrière les immeubles en ruines. Rafales de mitraillettes. Et moi, planqué ici, dans l'attente de faire sauter l'ennemi comme si la guerre pouvait encore être gagnée.

Sur leur position, à l'ombre de tanks et de sacs de sable, des militaires jouent aux cartes. D'autres nettoient leurs armes ou montent la garde. J'attends le bon moment. Si je m'approche trop tôt, ils m'abattront avant que j'aie pu faire quoi que ce soit.

J'attends, donc.

Deux autres compagnons sont postés comme moi, un peu plus loin, tendus dans la même attente, la colère ceinturée au torse, la main sur le bouton vers la liberté. On a tout notre temps. L'issue est proche, mes frères.

J'exercerai ma vengeance. Ce désir a remplacé tout autre sentiment. Peter m'avait dit qu'il s'occuperait d'Assia si quelque chose m'arrivait en

cours de route... Enfin, Assia n'a pas besoin qu'on s'occupe d'elle... elle est plus forte que moi... elle ne cédera jamais complètement à la haine...

Personne ne saura ce qui m'est vraiment arrivé et c'est comme ça que les choses devaient se passer. Je suis de retour au pays, les amis !

J'ai nagé vers la femme enceinte comme si j'avais sauté dans le vide. Je me comportais en héros, mais j'arrivais au bord du précipice, voilà tout.

J'ai essayé de tenir... La femme grelottait et pleurait et s'agrippait à moi... Elle m'enfonçait sous l'eau malgré mon gilet... Je n'arrivais pas à nager... Le courant nous déportait, nous ramenait vers le large... Une vague plus grosse a eu raison de nous... Je l'ai lâchée...

J'étais trop épuisé pour nager, ensuite... Je me suis laissé porter, malmener par la mer... Le froid m'engourdisait...

Un bateau de la garde côtière grecque m'a repêché. Il m'a reconduit en Turquie... Ça ferait un refuge de moins à accueillir. Les autorités turques ont pris le relais...

Deux jours plus tard, j'étais de retour à la frontière syrienne, devant une clôture de barbelés, sans argent, sans papiers, sans Assia. Sans aucun désir de retenter le coup. J'ai emprunté plusieurs fois un téléphone pour appeler Peter et Assia : plus de ligne. J'ai décidé de rentrer à Alep.

Une fois là-bas, pas moyen de pénétrer dans le périmètre établi par l'armée. Le régime avait repris le contrôle de mon quartier. Les barricades des combattants avaient été démantelées. Pas de réponse quand j'ai trouvé un téléphone pour appeler mon père. Pas de réponse chez Assia. Pas de réponse au quartier général de mes compagnons. Les lignes étaient coupées. Rien. Comme si tout avait été annihilé.

Ma ville détruite n'était plus mon territoire, mon royaume de sable, de béton et de sang.

J'ai repris la route vers le sud. J'ai marché sans but je ne sais pas combien de temps. J'ai laissé la colère faire son œuvre. Je suis arrivé ici. Une ville assiégée comme l'était la nôtre. J'ai évité les postes de l'armée. J'ai trouvé d'autres compagnons. Ceux-là ne portent pas de casques blancs. Ils ont la tête couverte de foulards, le visage masqué. Ils tiennent des AK-47 et crachent et pissent sur leurs petites barricades, libres malgré tout, apparemment sans peur parce qu'ils ont raison. Parce que leur guerre est juste et sainte, bien qu'ils sachent au fond d'eux-mêmes qu'ils la perdront.

Ils m'ont tendu la main. J'ai couvert mon visage. J'ai appris à démonter et à remonter une arme. J'ai appris à tirer. Ils m'ont initié aux explosifs, même aux grenades tout droit sorties d'une autre époque. Ils m'ont montré leurs lance-roquettes rudimentaires. Ils fabriquent eux-mêmes leurs munitions. Ils m'ont nourri. Ils m'ont donné l'accolade. J'ai dormi à leurs côtés sur des sacs de sable. J'ai prié avec eux. On a partagé les cigarettes, les blessures, la colère.

C'est l'eau qui aura eu raison de moi, l'eau au lieu du sang. L'eau comme un catalyseur du désespoir.

Un changement de tour de garde se prépare. Le moment est bon. Il ne me sert à rien d'avoir peur. La fin est déjà écrite.

Quand j'appuierai sur le détonateur, la guerre ne sera plus qu'une série d'images et un vacarme qui s'effaceront de ma conscience en une fraction de seconde, dans une effusion de feu, de chair et de sang.

Il ne me sert à rien d'avoir peur.

*La pierre irrémédiablement broyée
sera réduite en cendres*

OceanofPDF.com

Remerciements

Je tiens à remercier ceux et celles qui m'ont accompagnée tout au long de la rédaction de ce roman.

Merci à Pierre Fillion et à Fannie Loïselle, chez Leméac, pour leur accueil chaleureux et leur regard précis et fin sur mon travail. Un grand merci à Dounia al-Jihakli pour avoir lu le manuscrit et partagé avec moi ses remarques judicieuses. Et un énorme merci pour sa traduction des passages en arabe.

Également, un grand merci à Christian Quesnel pour la magnifique illustration de la couverture.

Merci à Chantale Gingras pour sa générosité et sa lecture toujours fine et sensible de mes mots.

Merci à Isabelle Tremblay pour son appui constant, et pour son regard littéraire juste et pertinent sur mon travail.

Merci à Brigitte Lessard, amie attentive, sensible et toujours présente en dépit des vents contraires.

Merci à Pierre, à mes côtés depuis les tout débuts, à Éléonore, à mes parents, à Otto et à tous ceux et toutes celles qui, par leur présence bienveillante, de près ou de loin, me donnent la stabilité nécessaire à la poursuite de l'écriture...

Liste des emprunts Bibliographie

1. L'extrait du journal d'Etty Hillesum, repris librement par le personnage d'Assia [à cet endroit](#), est tiré de : Etty Hillesum, *Une vie bouleversée* suivi de *Lettres de Westerbork*, Paris, Éditions Points, 1995, p. 52.
2. Le poème « Le pire moment », repris librement par le personnage d'Akram [ici](#) et [là](#), est tiré de : Roland Giguère, *L'âge de la parole*, Montréal, Éditions TYPO, coll. « Poésie », 2013, p. 92. Cet extrait a été reproduit aux termes d'une licence accordée par COPIBEC.
3. Les vers, repris librement par le personnage d'Assia, sont tirés de : Guillaume Apollinaire, « Automne malade », dans *Alcools*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2013, p. 147.
4. Le vers repris librement par le personnage d'Assia est tiré de : Gaston Miron, « Art poétique », dans *L'homme rapaillé*, Montréal, Éditions TYPO, coll. « Poésie », 1998, p. 147.
5. Le poème, repris librement par le personnage d'Assia [ici](#), est tiré de : Maram al-Masri, *Elle va nue, la liberté*, Paris, Éditions Bruno Doucey, 2013, p. 99.
6. Les vers, repris librement par le personnage d'Assia [à cet endroit](#), sont tirés de : Maram al-Masri, *Elle va nue, la liberté*, *ibid.*, p. 59.
7. Le poème, repris librement par le personnage d'Assia [à cet endroit](#) est tiré de : Roland Giguère, « Yeux fixes » (poème liminaire), dans *L'âge de la parole*, *ibid.*, p. 103. Cet extrait a été reproduit aux termes d'une licence accordée par COPIBEC.
8. Les vers, repris librement par le personnage d'Assia, sont tirés de : Maram Al-Masri, *Elle va nue, la liberté*, *ibid.*, p. 57